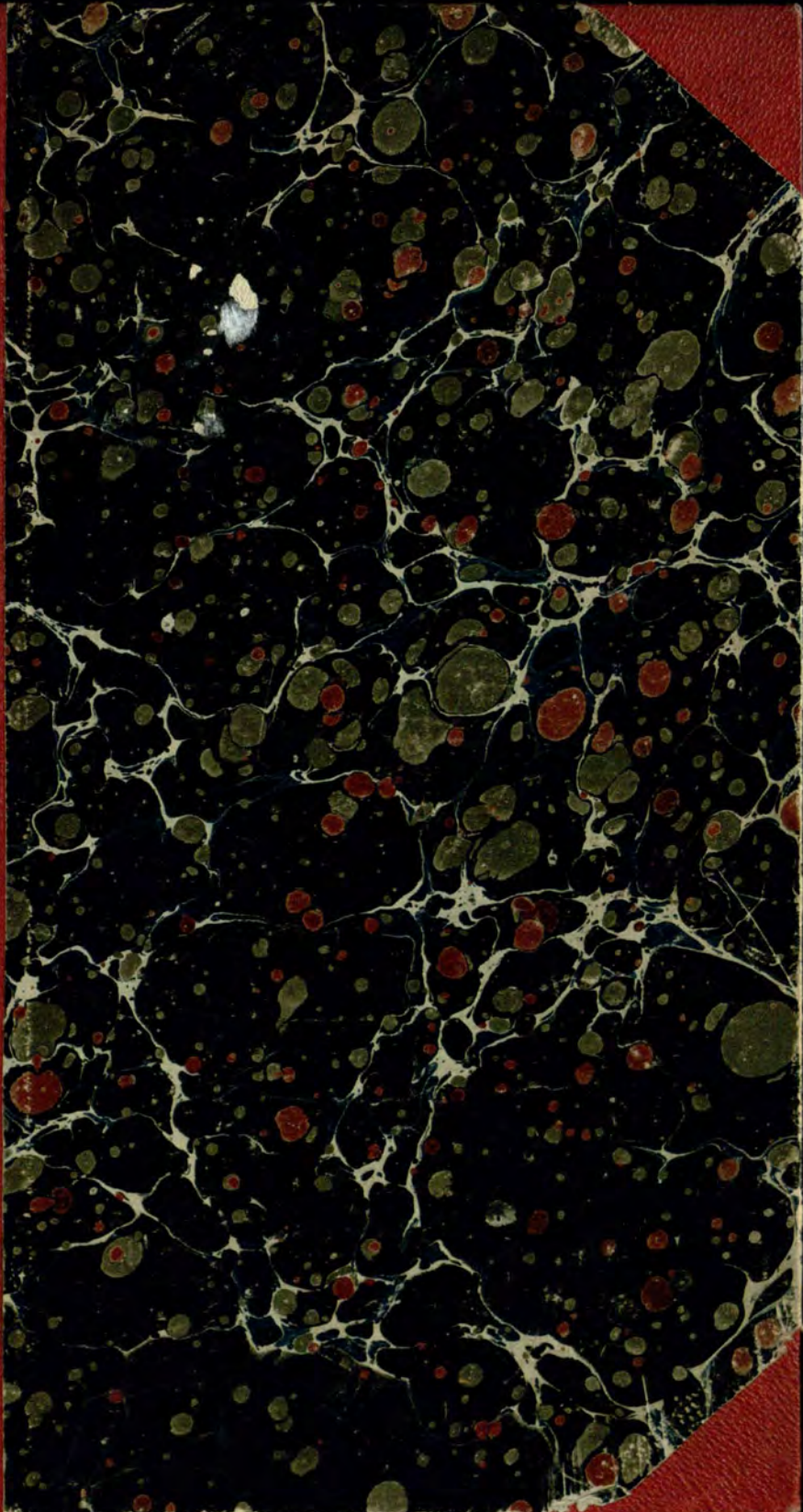
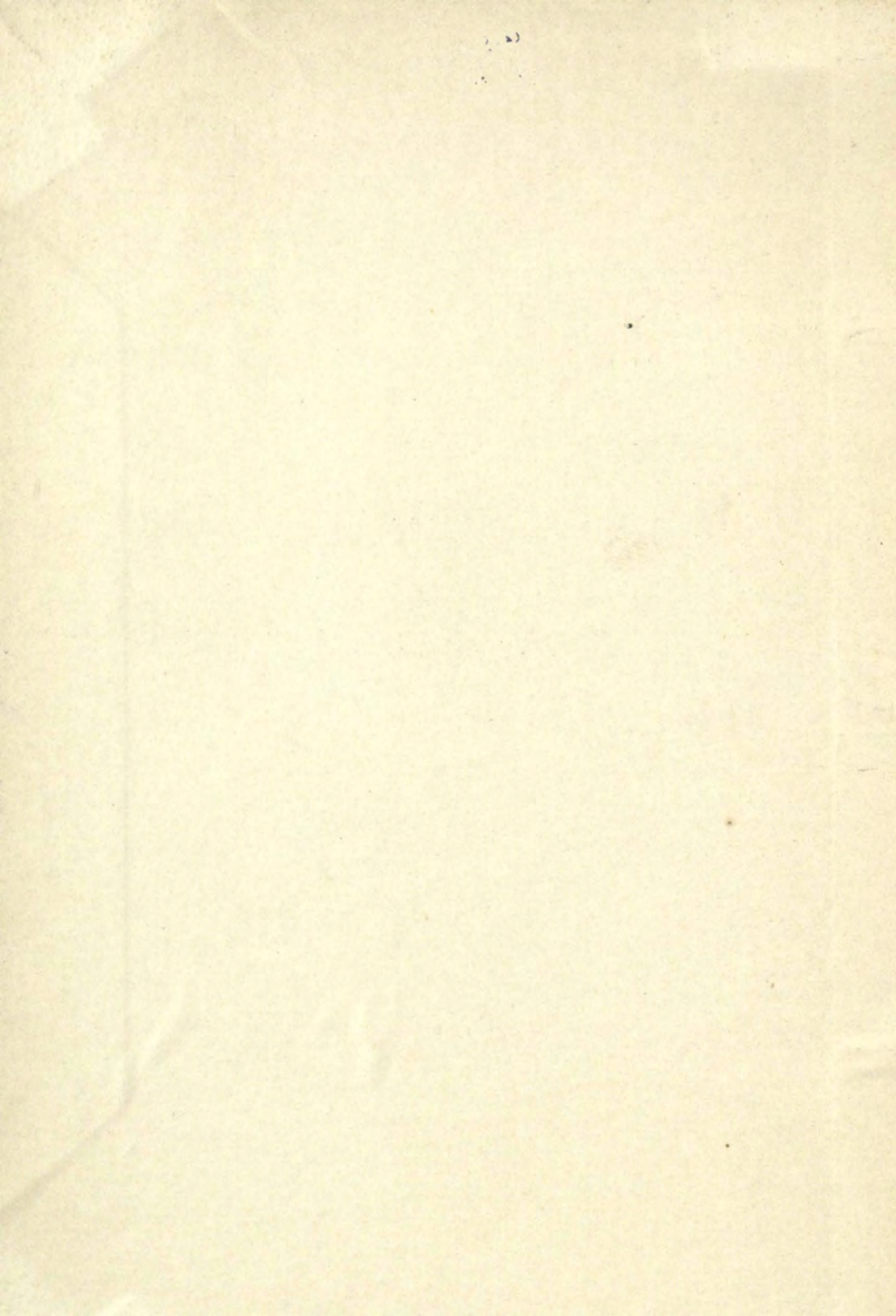


za
ires
on





CHAGRINS DOMESTIQUES
DE
NAPOLÉON BONAPARTE
A L'ISLE SAINTE-HÉLÈNE.

220/cx

MÉMOIRES
DE
NAPOLÉON LE GRAND

ÉCRITES PAR LUI-MÊME

OU SOUS SA DICTÉE

ET

REPRODUITES DANS LE TEXTE ORIGINAL

PAR LE

D.^s CLAUDIO SFORZA ✓



ROME
ENRICO VOGHERA, ÉDITEUR

—
1905



- 13353

~~80724~~

15176

Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

A-13353



001-0015176--00

20,-

15,-

PRÉFACE.

En 1887 j'ai publié à Rome un petit-livre français, traduit par moi-même en italien et intitulé: Chagrins domestiques de Napoléon Bonaparte, imprimé à Paris chez M. A. Belin, septembre 1821.

Après ma publication j'ai fait tout mon possible pour connaître si l'ouvrage était authentique ou apocryphe. La solution définitive ne se pourrait pas avoir qu'en examinant les manuscrits originaux; mais ceux-ci, s'ils existent encore, doivent être très-bien gardés, parce que je n'ai pas réussi à rien.

Devenue stérile cette source de recherches, je ne pouvais pas faire de mieux que comparer le contenu du petit-livre avec la Correspondance de Napoléon I^{er} et les œuvres rédigées à l'île Sainte-Hélène par Napoléon lui-même, en collaboration de ses généraux et amis, qui le suivirent dans l'exil. Par cette comparaison j'ai constaté une presque complète uniformité d'idées et de jugements, laquelle appuie l'opinion pour l'authenticité de l'ouvrage.

C'est bien vrai qu'en faveur de cette authenticité je conserve dans mes notes l'avis d'un éminent personnage, qui était à même d'en savoir long sur ce sujet; mais je pense qu'il ne soit pas convenable de le produire car, ce personnage étant mort, je m'exposerai au reproche de défendre ma thèse avec le témoignage de ceux qui ne peuvent plus me démentir.

J'ai récemment vu chez M^r. Enrico Voghera à Rome une traduction littérale italienne des Chagrins domestiques imprimée à Paris en 1822.

Cependant, ayant été épuisée ma traduction italienne, je crois très-utile de publier l'ouvrage dans son texte originaire.

D^r CLAUDIO SFORZA.

Rome, 26 août 1904.

CHAGRINS DOMESTIQUES
DE
NAPOLÉON BONAPARTE

A L' ISLE SAINTE - HÉLÈNE;

PRÉCÉDÉS

DE FAITS HISTORIQUES DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE

LE TOUT DE LA MAIN DE NAPOLÉON

OU ÉCRIT SOUS SA DICTÉE.

Papiers enlevés de son cabinet dans la nuit du 4 au 5 mai 1821,

ET PUBLIÉS

PAR EDWIGE SANTINÉ,

EX-HUISSIER DU CABINET DE NAPOLÉON BONAPARTE À SAINTE-HÉLÈNE,

SUIVIS

DE NOTES PRÉCIEUSES

SUR LES SIX DERNIERS MOIS DE LA VIE DE NAPOLÉON.

A PARIS,
CHEZ GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE

Rue du Cimetière - St. - André-des-Arts, n. 4.

Septembre 1821.



AVERTISSEMENT.

Les pièces, dont se compose cet ouvrage, ont été apportées de Sainte-Hélène en Angleterre par le navire le *Héron*. La personne, qui en était nantie, les fit parvenir en France dans le courant de juillet. De puissantes considérations nous font une loi de n'entrer dans aucun détail sur la manière dont ces pièces sont devenues une propriété particulière. Quant à leur authenticité, elle est plus que suffisamment prouvée par les importants secrets que le livre renferme, et qui voient le jour pour la première fois.

L'intention de Bonaparte n'était, en premier lieu, que de publier de simples mémoires, ou, pour mieux dire, un précis rapide des principaux événements de sa vie. Une histoire complète lui présentait trop d'obstacles, et cela devait être. La difficulté d'écarter certains faits entachés de culpabilité apparente, pouvait bien le déterminer à ne publier que des *Mémoires*, où l'auteur est en quelque sorte libre de ne donner que des ébauches, en passant légèrement sur tout ce qu'il ne lui convient pas d'approfondir.

Les pièces que nous publions ici étaient-elles destinées, en tout ou partie, à figurer dans la grande histoire dont Bonaparte, dit-on, voulait occuper le monde? ou devaient-elles faire partie des simples Mémoires qu'en premier lieu il avait projetés? C'est une question que nous ne pouvons résoudre qu'à l'égard de certains morceaux dont la destination est consignée dans les marges.

Un double motif nous a déterminé dans la publication de cet ouvrage :

1° Il circule un bruit à Londres, que le gouvernement britannique s'est assuré de l'inspection de tous les manuscrits qu'a laissés Bonaparte, sans égard même pour les personnes qui en étaient dépositaires. On dit même que Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, s'est provisoirement emparé de tous les papiers de feu son prisonnier. Si ce fait est certain, cet ouvrage n'en aura que plus de mérite.

2° Nous avons pensé que tout ce qui a trait à cet homme extraordinaire ne doit point être perdu pour la postérité.

Quant au style, nous avons cru devoir en respecter jusqu'aux incorrections.

CHAGRINS DOMESTIQUES
DE
NAPOLÉON BONAPARTE
A L'ISLE DE SAINTE-HÉLÈNE.

S'il faut en croire Bonaparte, qui vraiment idolâtrait son fils, ce fut uniquement en faveur de ce jeune enfant qu'il se décida à écrire l'histoire de sa vie.

C'était probablement une tâche bien difficile pour lui que la rédaction de cet ouvrage, puisqu'au dire des personnes qui l'aiderent, plus de quinze livres pesant de brouillons ont été faites par Bonaparte ou sous sa dictée, avant d'arriver à l'entière confection de cette histoire. On y trouve certains passages qui ont été faits et refaits à sept ou huit reprises; divers paragraphes de vingt lignes au plus ont coûté une journée de rédaction. Le passage qu'il approuvait aujourd'hui lui paraissait défectueux le lendemain. « C'est assez bien, disait-il, mais cela ne remplit pas mes vues; recommençons. »

Ces tâtonnements, cette incertitude dans la composition de son ouvrage, étaient, on s'en doute bien, fortement motivés: c'était en effet une chose presque impossible qu'il n'éprouvât pas de grandes difficultés à rendre certaines actions de sa vie. Il en a même narré quelques unes avec beaucoup plus de fidélité qu'on n'était en droit d'en attendre, vu la nature des faits. « Mais, sire, lui disait quelquefois M. Bert... , ne pourrait-on pas concevoir cela autrement? Non, mon ami, lui répondait-il, les faits ont été trop notoires, la plupart des personnages sont encore debout; allons, écrivons. »

La seule chose que Bonaparte eut le plus à cœur en écrivant sa vie, ce fut de lui donner toute la proportion et la majesté de

l'histoire; aussi voulut-il en bannir tous les faits particuliers et les circonstances purement anecdotiques. « Un règne tel que le mien, disait-il, doit passer à la postérité, dégagé d'historiettes domestiques. Ce grand édifice ne doit se composer que de grands morceaux. »

Cette manière de voir, et il faut en convenir, était grande, noble et digne en tout de l'homme extraordinaire qui voulait donner au monde les secrets de sa brillante existence. Néanmoins, lorsque, dans son petit comité, il lut la première partie de son ouvrage on fut tout étonné de n'y point rencontrer autant d'intérêt que le sujet en avait promis. Quelque grand que fût le sujet, l'ensemble des récits était d'une froideur, d'une sécheresse difficiles à définir. « Cet édifice, se disaient en secret MM. B. et de M., ne se compose, il est vrai, que de grands morceaux; mais tel qu'il est, il n'a pour lui que sa grandeur; il est nu, sans ornements, et privé des légers accessoires qui recommandent si puissamment un livre à l'attention du lecteur. »

Le peu d'effet que faisait sur l'auditoire la lecture de cette première partie de l'ouvrage, ne pouvait échapper à Bonaparte qui voulut en savoir la raison. On eut d'abord beaucoup de peine à la lui dire; car, et c'est une justice qu'il faut rendre aux hommes généreux qui le suivirent dans l'exil, toutes les personnes qui le servaient à Sainte-Hélène avaient autant de respects et d'égards pour lui que s'il eût-été au palais des Tuileries: nous croyons même, et cela d'après ce que nous en avons appris des personnes qui l'approchaient alors, qu'il aurait cruellement souffert, si ces mêmes serviteurs ne l'avaient traité comme un souverain du premier ordre. Il avait, sous ce rapport, une roideur de caractère à laquelle Hudson Lowe, gouverneur de l'île, fut à la fin obligé de céder (1).

Cédant enfin aux instances de son maître, M. de M. lui répondit, avec autant de respect que de ménagement, qu'à la vérité

(1) On sait qu'il mangeait toujours seul et en particulier. Personne n'aurait osé ni se couvrir, ni s'asseoir en sa présence, si on n'en avait obtenu sa permission. « J'ai un fils, disait-il souvent, il faut qu'il sache que son père, toujours supérieur à ses infortunes, n'a jamais, même dans les plus petites choses, oublié quels étaient ses titres et son rang. »

(Discours tenu en présence du capitaine anglais Popleton).

cette première partie de son ouvrage perdait quelque chose à se trouver privée de faits particuliers et de traits anecdotiques qui, en se rattachant aux faits principaux, briseraient l'uniformité du récit, réveilleraient la curiosité, et soutiendraient l'attention.

Bonaparte tint long-temps à sa première composition ; mais enfin, voyant qu'on lui parlait de cœur et dans le sens de ses intérêts, il consentit à travailler sur un autre plan.

Son histoire se composa dès lors de morceaux de moindre dimension. Néanmoins il fit un choix rigoureux des matériaux dont il se servit, condamnant à l'oubli une foule de pièces que son propre intérêt ou la dignité de son rang ne lui permettaient pas de publier. Quelques unes de ce genre se trouvent dans cet ouvrage, et ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux.

FRAGMENT
D'UN
CHAPITRE ÉCRIT À L'ISLE D'ELBE,

Et qui, suivant une apostille mise en marge, se trouve autrement conçu dans l'histoire que Bonaparte destine au public. . .

« L'histoire, a dit Fontenelle, n'est qu'une fable convenue. Cette assertion, qui insulte aux écrivains de tous les siècles, est encore aujourd'hui, à peu de choses près, d'une vérité incontestable: j'ai été plus que personne à même de m'en assurer. On a beaucoup écrit sur les événements de mon règne. Je me suis fait lire tout ce qu'en ont dit les Français, les Anglais, les Italiens et les Allemands. Que de pauvretés! que d'ignorance! que de mauvaise foi! J'ai vainement cherché l'homme impartial, l'écrivain instruit et véridique; je n'ai trouvé que l'homme de parti, l'écrivain ignare, ou l'historien passionné. Beaucoup ont dénaturé les faits parce qu'ils ont été mal informés; quelques uns m'ont calomnié parce qu'ils étaient les écrivains d'un parti; quelques autres, en faisant mon éloge, ont oublié de laisser à la postérité les preuves incontestables que je n'ai pas démerité du peuple qui m'avait confié son bonheur et sa gloire. Partout enfin j'ai vu l'ineptie ou les passions conduire la plume. C'est un plus grand malheur qu'on ne pense. Que d'impostures et de bévues historiques passeront à nos neveux, si le registre de l'histoire reste aux mains d'un Lacretelle! Ce n'est pas le tout que d'avoir un style, il faut encore de la probité et une conscience nette. Le seul historien qui mérite d'être lu est celui qui ne s'efforce pas de diriger l'opinion du lecteur; cela n'exclut pas les remarques sages: mais pour en faire de ce genre il faut beaucoup d'impartialité.

« Après mes premières campagnes en Italie, je n'aurais pas voulu être sorti d'une maison plus relevée que la mienne (1).

« Il me paraissait beau de commencer ma famille. La conviction d'avoir inscrit le nom de Bonaparte dans les annales du monde est peut-être le seul plaisir que j'aie bien goûté.

« La plupart des traits d'esprit attribués aux enfants devenus grands hommes, sont supposés. On en a prêté une foule à mon jeune âge; tous sont faux, un excepté; le voici: on parlait en ma présence de M. de Turenne que quelqu'un mettait à la tête des plus grands capitaines. Je l'aimerais mieux, dit une dame, s'il n'eût pas incendié le Palatinat. Il fit bien, répondis-je vivement, si cet incendie était aussi nécessaire au succès de son entreprise qu'à son avancement. Plus tard j'aurais pensé autrement; mais alors je n'avais que dix ans.

« Cette réplique, quoiqu'étonnante pour mon âge, ne fut que faiblement relevée. J'ignore comment on s'en est souvenu plus tard. Toujours est-il vrai qu'on en a forcé le sens pour y trouver le présage du rôle qui m'est échu dans la grande pièce de notre révolution. Ces remarques après coup ont bien peu de mérite.

(1) Bonaparte ne pensait point ainsi à l'École de Brienne. Un de ses plus grands chagrins était de n'être pas d'une maison plus illustrée. Ce désir chez lui n'était nullement condamnable; et, certes, les circonstances étaient de nature à le lui commander.

Quoiqu'issu d'une honnête famille, puisque Charles Bonaparte, son père, était assesseur à la cour royale d'Ajaccio, il eut souvent à souffrir des sarcasmes de quelques uns de ses compagnons d'études, qui se faisaient un plaisir de lui reprocher qu'il n'était que le fils d'un huissier.

Il est, à cet égard, un fait certain dont un romancier a fait son profit, et que M. Fauvées de Bourienne a souvent raconté. Le voici:

Bonaparte se prit un jour de dispute avec un de ses camarades, et encore au sujet de sa naissance. L'écuyer ne craignit point de dire à Napoléon. Ton père? mais ce n'était qu'un sergent:

Il vous eût arrêté la carrosse d'un prince,
 Il vous l'eût pris lui-même; et si dans la province
 Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
 Ton père, pour sa part, en emboursait dix-neuf.

Parodie des *Plaidiers* de Racine.

C'était une injustice dont Bonaparte se vengea, dit-on, un peu trop sévèrement. Cette dernière assertion n'est point constatée.

« Ma jeunesse n'eut rien de trop remarquable, si ce n'est un peu de roideur dans le caractère et beaucoup moins de frivolité que les enfants de mon âge. Cette manière d'être se fit remarquer dans mes actions et dans le choix des études que j'affectionnais le plus. J'ai toujours eu fort peu d'aptitude pour les sciences d'agrément. Plus tard j'ai reconnu que c'était un calcul faux, mais je n'ai jamais fait cet aveu (1).

« J'ai toujours idolâtré mon pays. Il ne fallait rien moins qu'une couronne pour me faire oublier que la Corse doit être un jour indépendante. C'était me faire un véritable plaisir que de me dire que les Romains ne voulaient point des Corses pour esclaves. Je le crois bien; à chaque instant du jour ils auraient pensé à étrangler leurs maîtres.

« J'étais loin de prévoir que la révolution serait ce qu'elle devint. Il n'est peut-être pas en France dix personnes qui aient plus souffert que moi des premiers chagrins donnés à la cour et surtout à la famille royale; cependant je n'y connaissais personne et n'y étais pas connu. Je souffrais, non de ce que la cour souffrait, mais bien de ce qu'elle ne tançait pas assez vertement les novateurs. Il m'est arrivé plus d'une fois, pendant mes insomnies, de me mettre en idée à la tête de la cause royale, et de tracer un plan exterminateur de tout ce qui voulait un nouvel ordre de choses. J'allai même jusqu'à jeter mes projets sur le papier. C'étaient de bonnes folies bien dignes de mon âge, néanmoins on y trouvait par-ci par-là d'excellentes idées et de bons avis; c'est au moins ce que m'en a dit, bien des années après, M. Patrault mon professeur de mathématiques. Quoi qu'il en soit, si à cette époque, j'avais eu un grade à la cour, j'aurais organisé quelques coups d'éclat contre les partisans de la liberté; je les regardais tous alors comme de méprisables brouillons.

« Mes idées changèrent avec mon âge et les progrès de la révolution. Ce ne fut guères qu'en 1792 que je commençai à me

(1) Dans les mémoires que Bonaparte destinait à devenir publiques, tous ces détails sur ses premières années sont présentés d'une autre manière. Le style en est beaucoup plus digne de l'histoire, mais le fond des faits en est beaucoup moins vrai: c'est ce qui rend les détails qui se trouvent ici infiniment curieux. C'est le jet de l'âme.

rendre compte de ce que j'étais et de ce que je devais faire. J'en écrivis alors à ma famille qui, tout en ne s'expliquant pas catégoriquement dans sa réponse, me laissa entrevoir que le parti de la révolution était le seul qui me convint. C'était abonder dans le sens de mes intentions secrètes. On ne saurait, sans injustice, me faire un crime du parti que j'embrassai alors; mon peu de fortune et les circonstances m'en faisaient une loi.

« Croire qu'une grande ambition me dévorait à cette époque, est une erreur. Le fait est si vrai que si un armateur ne m'avait refusé sa fille aînée que je recherchai en mariage, j'aurais volontiers quitté la cape et l'épée pour me vouer tout entier à l'état de mon beau-père (1).

« Il est vrai que quelque temps après je pensai bien différemment. Le champ de la révolution était devant moi. Déjà une foule d'hommes que je ne qualifie pas, y avaient fait une riche moisson. Cette perspective donna l'éveil à toutes mes facultés. Ce fut d'abord chez moi le désir d'un grade marquant dans le corps où je servais; ensuite vint une inquiétude vague sur mon avenir; bientôt après je me trouvai pris de jalousie pour les prospérités rapides des personnages qui m'entouraient: mais ce n'était point cette jalousie basse et criminelle qui voudrait voir dans l'abjection et l'homme de bien qui se met à sa place, et l'homme de génie qui s'assied à la première; c'était de ma part, et malgré moi, un chagrin secret d'être peu de chose au milieu de gens qui se donnaient un état, un rang, un nom.

« Le roi de France venait de payer de son sang un caractère divin dans un homme, mais condamnable dans un monarque. Ses frères, passés à l'étranger, victimes de la politique de cours, commençaient à ne plus se dissimuler qu'en politique il y a loin des promesses à la réalité.

« J'avais été élevé aux écoles royales, j'aurais pu m'en souvenir; mais comment? Aurais-je été rejoindre les princes? qui m'aurait

(1) On dit que cette circonstance ne se trouve pas dans les Mémoires; que les intimes de Bonaparte lui conseillèrent de la supprimer. C'est, suivant nous, un tort qu'ils ont eu. Ce fait seul aurait donné un démenti formel à cette foule d'écrivains qui, mal instruits, font dater l'ambition de Bonaparte de sa plus tendre jeunesse. Ce point d'histoire méritait bien qu'on lui laissât quelque chose pour l'éclaircir.

soutenu auprès d'eux? une foule de gentilshommes d'une fortune décuple de la mienne n'ont pu s'y soutenir. L'histoire pèsera toutes ces raisons, et dira que la révolution était mon seul refuge.

« Pour bien juger les hommes, il faut les prendre ou les événements les trouvent, se bien pénétrer de ce qu'ils ont fait alors en bien ou en mal, et s'assurer s'il n'était pas impossible qu'ils ne fissent pas ce qu'ils ont fait. Cette manière de procéder à l'histoire des hommes, surtout des hommes de la révolution française, est la seule convenable. En agir autrement, c'est s'exposer à être injuste et à transmettre des calomnies à la postérité.

« L'époque de la révolution était celle du crime et du génie. Tous les deux y trouvaient matière à se signaler. Parmi ceux qui ouvrirent la révolution étaient des hommes à la fois hommes de génie et hommes de bien. Si cela eût duré, la révolution eût été bienfaisante du commencement à la fin. Malheureusement les circonstances portèrent au milieu d'eux des hommes qui avec autant de génie n'avaient aucune probité: alors tout dut être ce qu'il a été.

« La constituante ne voulait, dans le principe, qu'une réforme avouée par les besoins de tous, réforme dont le monarque lui-même aurait eu à se louer. S'il en était ainsi, dit M. Mallet Dupan, pourquoi l'Assemblée constituante ne ferma-t-elle pas la bouche au premier démagogue qui voulut outrepasser son mandat?... Mallet Dupan ne voit qu'un côté, et c'est un grand défaut.

« Les démagogues, hommes de génie, étaient en nombre égal aux hommes de génie sages, modérés et bien pensants: mais, et c'est ce qu'il fallait remarquer, dix hommes de génie décidés à faire de grandes choses, à ne suivre d'autres guides que leurs passions, à ne ménager personne, à profiter de tout pour arriver à leur but, l'emporteront toujours sur un plus grand nombre d'hommes qui, avec autant de génie, ont naturellement moins d'audace et plus de retenue. Voilà ce qui détermine la gradation du plus ou moins d'iniquité qui se trouve dans les actes de l'Assemblée constituante, de l'Assemblée législative, de l'Assemblée nationale et de la Convention: plus les hommes pervers se sont entassés dans ces différentes assemblées, et plus le mal s'est accru: cela devait être.



« Je n'ai jamais aimé les trois quarts de ce qui compose la révolution, encore est-ce beaucoup. J'en appelle à mon caractère connu. Quoi qu'on en puisse dire, la postérité peut m'absoudre, à justes titres, de quelques scènes bien rares où j'ai figuré, et de quelques lambeaux de discours que j'ai prononcés en révolution. En se reportant aux lieux et aux temps, on se convaincra que ces actes et ces discours étaient tous dans le sens de mon intérêt particulier, et que si j'agissais et parlais momentanément ainsi, c'est que la révolution me tenait à la gorge. Si, simple capitaine, je n'aimai point la totalité de la révolution, je laisse à penser ce qu'elle dut me paraître lorsque j'eus mis un diadème sur mon front.

« Cette haine secrète que j'ai constamment portée aux trois quarts des actes de la révolution, s'étendait aux personnes qui s'y étaient par trop signalées. Cependant je me suis servi de ces mêmes personnes : je les ai distribuées dans mes conseils et dans mes cours souveraines, quelques unes même ont été de ma société et mes amis en apparence. Si les Français aiment à me rendre justice, ils reconnaîtront quelque chose d'un grand caractère dans un homme assez maître de lui pour tromper, pendant vingt années, et tous les yeux et tous les coeurs, assez maître de lui pour s'approprier le génie et les talents d'une foule d'individus, sans jamais leur laisser apercevoir qu'intérieurement il les mésestimait.

« J'ai vu faire la révolution ; quand je m'en suis emparée, elle était faite. Simple lieutenant dans les gorges d'Ollioules, j'étais loin de prévoir ma destinée. Cependant ce fut là que je m'aperçus pour la première fois qu'on pouvait faire la guerre et plus vivement et beaucoup mieux. La première affaire à laquelle je me trouvai était une affaire de postes ; je vis, à ma grande surprise, brûler plus de trois mille cartouches pour se tuer réciproquement et sans motif une quinzaine d'hommes. Si jamais je commande, me dis-je alors, je manoeuvrerai autrement : j'ai tenu parole et les gens du métier ne m'en feront jamais un crime.

« Si on compare les guerres de la révolution avec les guerres d'autres fois, pour ensuite comparer les pertes d'hommes que faisaient les anciens capitaines, avec les pertes que j'ai faites, on

sera tout près de me croire prodigue du sang humain. Avec de la réflexion on pensera de moi tout autrement.

« Les guerres de la révolution ne ressemblent pas plus aux guerres de Louis XIV et de Louis XV, qu'une affaire d'avant-postes ne ressemble à la bataille de Marengo.

« La France alors n'avait pas cinq à six armées sur pied, dont la moindre était de cent mille hommes. Jamais bataille n'amenaît quatre cent mille combattants en présence l'un de l'autre. Une ou deux grandes batailles, au plus, terminaient les querelles du temps passé. Les intérêts, beaucoup moins grands et beaucoup moins compliqués, faisaient qu'alors les cabinets, moins acharnés entre eux, se rapprochaient plus vite pour se parler de paix. De mon temps la nature des guerres étant mille fois plus sérieuse, et l'acharnement entre les puissances mille fois plus prononcé, il a fallu livrer deux cents combats et dix batailles par année, encore n'arrivait-on au bout de tout cela qu'à la conclusion d'une paix que des circonstances forcées obligeaient bientôt à rompre.

« Puisque la politique du siècle et la nature des choses qui en découlaient, rendaient inévitable cette multiplicité de combats et de batailles, il devait s'en suivre beaucoup plus de sang répandu qu'au temps de nos anciens rois, sans que moi et les capitaines que j'ai combattu, nous eussions été plus prodigues du sang de nos soldats que nos devanciers.

« Quand de part et d'autre le nombre des combattants est immense et le besoin de vaincre fortement commandé; beaucoup d'hommes doivent nécessairement tomber sur le champ de bataille, chose qui ne peut arriver dans les armées peu nombreuses.

« J'arrivai avec moins de quarante mille hommes en Égypte; j'en ai laissé la moitié à Kleber: que l'Europe voie maintenant ce que j'ai fait avec l'autre moitié dont la peste et les maladies m'enlevèrent plus du tiers. Ce fait seul, la postérité l'enregistrera comme un démenti formel donné à ceux qui voudraient m'accuser d'avoir prodigué le sang des armées françaises; je le recommande à mon fils comme une vérité qui intéresse également mon honneur et ma gloire.

« Turenne et Condé, à mon époque, conduisant comme moi des armées de deux cent cinquante mille hommes contre un pa-

reil nombre d'ennemis ainsi que nous décidés à vaincre, auraient fait les mêmes pertes que moi. L'histoire au moins ne me reprochera pas, comme au prince de Condé d'avoir dit, en voyant un champ de bataille couvert de morts: *Bah! c'est tout au plus une nuit de Paris* (1).

« Plus d'une fois je me suis rendu compte des pertes que j'avais faites dans les affaires le plus décisives: les comparant ensuite aux pertes éprouvées par les anciens généraux dans de semblables actions, il m'a été prouvé (le nombre des combattants compensés) que nos pertes ont été dans les mêmes proportions. Il suffira d'ouvrir l'histoire pour être convaincu de l'impartialité de mon calcul. »

.

(1) Si ce fait ne se trouvait dans plusieurs auteurs, on aimerait à croire que quelque ennemi du grand Condé lui a prêté cette phrase, non moins cruelle que déplacée. Bonaparte disant, en pareil cas: *Voilà une grand consommation d'hommes*, fait preuve de moins d'insensibilité; sa phrase, au moins, ne joint pas l'ironie à l'inhumanité. Soyons justes avant tout.

PARTICULARITÉS
HISTORIQUES
DATANT DU SIÈGE DE TOULON.

*Entièrement de la main de Bonaparte; en marge ces deux lettres
alphabétiques F. B.*

« Au siège de Toulon, j'appris à connaître que tout ce qui faisait partie de la révolution n'avait pas le secret de me plaire. Je raisonnais juste, et j'avais pour moi tous les officiers qui méritaient ce titre. Quelle pitié de voir des hommes d'État, car il fallait à cette époque les nommer ainsi, quelle pitié, dis-je, de voir ces tribunitiens venir distribuer les manœuvres à des hommes qui en faisaient leur unique métier. Les représentants envoyés près des armées coûtaient deux cent mille hommes à la France, et quelques têtes d'un grand mérite.

« Je me débarassai de l'inspection de Barras et de Fréron par un coup de tête. La réduction des forts de Lamalgue et de Malbousquet prouva que j'avais raison de mettre les représentants à leur place: néanmoins, agissant ainsi, je risquais mon avenir; il y eut bonheur, mais non prudence ».

.
.

Ce qui suit n'est pas daté il n'est pas de la main de Bonaparte; seulement, vingt-sept mots raturés y sont rétablis de son écriture. La feuille est cotée au bas, d'encre rouge, d'un double W.

« J'avais aimé Paoli, parce que dans l'effervescence de l'amour que je portais à la Corse, je l'en croyais le héros. Je vis bien qu'il voulait agir en sens contraire de la révolution française.

Je ne lui en voulus d'abord pas de mal, dans l'espoir qu'il voulait profiter de l'occasion, et travailler à l'indépendance de notre patrie.

« Je correspondais avec M. M. Bow et Cameron que j'avais connus pendant leur séjour à Ajaccio. Ces deux Anglais étaient alors à Londres et en situation de me donner des nouvelles puisées aux bonnes sources. Je laisse à penser de quel étonnement je fus saisi en apprenant que Paoli trahissait ses concitoyens. Ces messieurs avaient joint à leur lettre les pièces authentiques qui établissaient à quel titre et comment il était convenu de livrer l'île de Corse à l'Angleterre. Dans le compte qu'il avait rendu de l'esprit des habitants de l'île, il ne m'avait pas ménagé. On présume bien qu'en livrant l'île aux Anglais, il ne s'était point oublié; en effet, il devait en être le gouverneur vice-roi.

« Les Corses et les Anglais, quoique également passionnés pour la liberté, n'auraient pas été long-temps sans se détester. L'Anglais, trop absolu dans ses protections, aurait traité la Corse moins en pays réuni qu'en province conquise. L'Anglais se croit supérieur à tous les autres peuples, et les Corses ne sont pas loin de s'estimer uniquement. De la nature de ces deux caractères serait sorti l'esclavage de ma patrie, et c'est ce que je voulus prévenir. Mes seuls moyens de résistance étaient dans les éléments de la révolution, je m'en emparai. J'envoyai promptement à la Convention les documents établissant la trahison de Paoli; je me fis nommer lieutenant-colonel de la garde nationale; je m'entourai de tout ce qu'il y avait de plus prononcé pour la France et pour la révolution. Toute la Corse fut instruite que Paoli voulait la livrer à l'Angleterre; il nia le fait et me perdit dans l'esprit de mes concitoyens; nous fûmes exilés moi et ma famille: mais la Corse était avertie; je lui avais signalé le péril; et Paoli n'osa plus mettre ses projets à exécution.

« Il est mille bonnes choses que les hommes condamnent faute d'en presentir les résultats; ma conduite en Corse est de ce nombre: on la blâma; on m'en fit même un crime, et cependant elle est un de mes titres de gloire; j'ai conservé la Corse à la France, et j'ai sauvé aux Corses toutes les umiliations que l'Angleterre fait pleuvoir sur l'Écosse et l'Irlande. L'histoire s'emparera de ce trait et m'en tiendra compte ».

.....

Pièce cotée BL. moitié de la main de Bonaparte, moitié d'une autre écriture.

« Une grande ambition est le sentiment d'un grand caractère. Celui qui en est doué peut faire ou de bien belles choses ou de bien mauvaises actions; c'est suivant le plus ou moins d'honneur qui le dirige. Les grands en bien ou en mal se ressemblent; aussi n'était-ce pas avancer un sophisme que de dire que l'âme de Cartouche avait quelque chose de l'âme du grand Condé. La révolution a eu trente sortes d'ambitieux. Les uns furent ignobles et bourreaux, les autres estimables et dignes du haut rang qu'ils ont pris dans la société. Talleyrand de Périgord et Cambacérés ambitieux, sont à Lébon et Chaumette ambitieux aussi, ce que sont les aigles aux chouettes.

« Les hommes d'une stupidité consommée, et un très-petit nombre de sages assez riches pour n'avoir pas besoin de se risquer furent les seuls à qui il fut possible de n'être pas ambitieux au milieu des chances qu'offrait la révolution. Le reste des Français dut nécessairement former des projets et caresser de grandes espérances. J'étais de ce nombre, et il était impossible qu'il en fût autrement. Quoi qu'il en soit, je ne savais comment me pousser dans la carrière; tous les sentiers à cette époque m'en paraissaient fangeux. Les chefs d'armées étaient alors sans influence; je pensai à tourner mes vues d'un autre côté. J'eus des liaisons avec Robespierre et quelques autres de sa trempe. Je fis peu de progrès auprès d'eux; je n'étais pas leur homme. Cette liaison qui n'eut que la durée d'un éclair, me valut une destitution au 9 thermidor. C'était une injustice, mais c'en était l'époque, il fallut la subir.

« Le gouvernement était changé. Il était moins massacrant, mais presque aussi méprisable et tout aussi injuste: la révolte des sections en fut bientôt la preuve. Danican les commandait. C'était un tout autre homme qu'il fallait à des bourgeois, qui ne furent et ne seront jamais à craindre quand on aura des troupes de ligne à leur opposer. Cette vérité fait la force des rois.

« Barras me confia la défense de la convention. Il y avait là ma tête à perdre ou ma fortune à faire. Je fis ma fortune et je

conservai ma tête. L'ignorance et la mauvaise foi ont jugé le 13 vendémiaire; en voici la vérité dépouillée d'artifice:

« J'avais la Convention à défendre; l'esprit des sections armées contre elle était chancelant et irrésolu. Le plus léger succès pouvait leur rendre le courage et l'énergie. Les effrayer de prime-abord, c'était gagner la partie; je jetai l'épouvante sur les degrés de Saint-Roch, et tout fut dispersé. Ce mouvement était dans le sens de l'humanité et de mes devoirs. Si j'eusse laissé les sections s'engouffrer dans le cul-de-sac Dauphin, j'aurais été contraint de les mitrailler par milliers, ou de leur laisser enlever la Convention. Général, j'ai fait mon devoir; Français, j'ai ménagé mes concitoyens. (VI.)

« Quelques jours après j'épousai madame Beauharnais. Ce mariage me valut bientôt le commandement en chef de l'armée d'Italie.

« L'antiquité n'a peut-être rien à comparer aux faits d'armes de cette mémorable campagne. Le courage et l'intrépidité du soldat français y furent portés au plus haut degré où le courage et l'intrépidité humaine pussent aller. Mes dispositions militaires eussent été mauvaises, que j'aurais vaincu. J'en ai eu la preuve dans quelques fautes commises par deux de mes généraux, et qui cependant n'ont point empêché la victoire d'être de notre côté. L'audace et le mépris de la mort suppléèrent aux fausses mesures. MM. Kray, Beaulieu, Wurmser, firent aussi parfaitement bien de leur côté: il est telles manœuvres de ces généraux qui, sous le rapport de la science militaire, valent bien les nôtres.

« Je savais les Français braves, mais je ne les soupçonnais pas aussi éminemment intrépides. Leur histoire, quoique pleine de hauts faits, ne m'avait rien montré de comparable aux ponts de Lodi et d'Arcole. J'avoue même que de pareils passages doivent rarement se tenter. Il y avait plus que de l'audace, il y avait témérité. Si le succès n'en avait couronné la tentative, elle n'était point excusable.

« De cette intrépidité, reconnue dans le soldat français, date la hardiesse inconcevable de mes autres exploits. Il me fut prouvé que je pouvais tout entreprendre avec de tels hommes. Cette conviction, je l'avoue, agrandit mes désirs et mon caractère. Il y

parut probablement, car j'appris que les étrangers m'avaient en grande considération.

« Les victoires d'Arcole et de Lodi m'avaient livré vingt mille prisonniers polonais qui servaient dans l'armée autrichienne. Je fis preuve de connaissance en les soupçonnant susceptibles de me bien servir. Je les enrôlai sous mes enseignes, et c'est un des meilleurs calculs que j'aie jamais fait; les services que depuis ils m'ont rendus en sont la preuve immortelle.

« Il leur fallait un chef de leur nation; je devinai le général Dombrowski, et ce fut encore une excellente acquisition.

« Peltier, journaliste français en Angleterre, qui se disait bien instruit, me fait écrire à ma famille, sitôt après la victoire d'Arcole, une lettre dans laquelle se trouvaient ces phrases: « *Vous pouvez concevoir les plus douces espérances. Après ce que j'ai fait et ce que je vais faire, il n'est pas en France une place, tant éminente soit-elle, à laquelle je ne puisse atteindre* » On sent combien aurait été ridicule une pareille opinion. Eût-il-été vrai que ce fût là ma croyance, que je me serais bien donné de garde d'en consigner l'expression par écrit. Mais à quoi mes pareils ne sont-ils pas exposés?

« Ce n'est point précisément des victoires d'Arcole et de Lodi qu'il faut dater la conviction intime, pour moi, de pouvoir être un jour l'arbitre des destinées de la France.

« Je n'étais encore que soldat; et, à cette époque, un soldat qui n'avait que son épée pesait bien peu de chose dans la balance des Directeurs, vétérans de révolutions, brisés à rendre au néant quiconque portait le moindre ombrage à leur ambition. Je sentis seulement alors qu'il fallait, avant tout, me créer des protecteurs et des amis, dont les secours réunis pussent en imposer à la haine et à la jalousie du Directoire. Ce fut alors qu'une partie des contributions imposées à l'Italie me devint d'un grand secours. J'en achetai des créatures dans toutes les classes, et bientôt je fus en état de ne point me traîner pas à pas sur les ordres du Directoire. Il s'en aperçut au peu de cas que je faisais des plans de campagne qu'il m'avait tracés. Il est vrai que ce penchant à m'écarter des ordres émanés du cabinet directorial servit merveilleusement bien l'intérêt de la France. Dans le nombre de ces instructions données pour faire la campagne, il en était

plusieurs qui étaient garantes d'une défaite; le cabinet de Vienne n'aurait pas mieux fait pour son intérêt. L'abbé Sieyès m'assura depuis qu'une partie de ces instructions m'avaient été données pour me faire battre, et mettre ainsi un terme à ma naissante influence.

« Le Directoire, effrayé du vol rapide que je prenais, crut devoir s'occuper au plus tôt de ma chute. Plusieurs circonstances de ma conduite en Italie semblèrent lui signaler l'instant propice pour me perdre.

« Je dois à mon honneur et à mon fils d'entrer ici dans quelques détails; ces détails d'ailleurs sont essentiellement du domaine de l'histoire. Ce sont des faits que l'ignorance et la mauvaise foi ont pris plaisir à tronquer. Les rétablir impartialement ce qu'ils furent, c'est travailler dans les intérêts de tous.

« Mesurer l'homme public à l'aune de l'homme privé est le grand secret de porter de faux jugements; et c'est ce dont notre siècle a le plus besoin des se défendre.

« On m'a fait un crime des exécutions ordonnées à Pavie, Livourne, Arquata et dans les Marches. C'était me juger sur l'apparence. Ces exécutions m'ont été impérativement commandées par les circonstances et par le salut de l'armée française. Si j'eusse balancé, elle était perdue; il n'y avait pas de milieu. Si cela n'eût été, les aurais-je ordonnées ces exécutions, moi, qui, pour mes projets ultérieurs, avais plus que jamais besoin de me faire bienvenir des peuples d'Italie? En Europe et de nos jours, on ne verse pas inutilement le sang des hommes.

« Lors de la révolte des fiefs impériaux, je me trouvai dans une position éminemment critique: qu'importe qui m'avait amené à me trouver ainsi, j'y étais, et la manière dont je m'en suis tiré était la seule bonne. Voici quelle était cette position. J'en laisse à juger aux gens qui connaissent le pays et l'esprit des habitants.

« J'occupais, il est vrai, la ville de Milan qui en apparence était républicaine. Mais cette république informe n'était l'ouvrage que d'un petit nombre d'hommes, forts seulement de ma présence, encore plus tourmentés d'ambition que de liberté.

« Si parmi ces républicains il se trouvait quelques hommes de mérite et du premier rang, le plus grand nombre appartenait à

la populace et aux classes ouvrières; or il y a peu de fonds à faire sur une association ainsi composée: j'aimai toujours à ne m'appuyer que sur du solide.

« Ebloui de mes premiers succès, j'avais fait une faute grave, et dont les suites pouvaient avoir les plus funestes résultats pour ma gloire et la sûreté de l'armée française. Je voulais, dans une saison où les chaleurs sont mortelles aux environs de Mantoue, prendre à la fois cette ville sans grosse artillerie, anéantir l'armée ennemie, conquérir les États romains, et soumettre Venise. C'était, je le répète, une faute, une très-grande faute; je ne m'ouvrais de cette faute à aucun de mes généraux; mais j'en connaissais toute l'étendue; néanmoins l'avoir réparée, c'est m'en être à moitié absous. Je ne pense pas encore, sans quelques palpitations de cœur, à cette époque de ma vie, tant mon trop d'ardeur avait cumulé de périls autour de moi.

« Mantoue se défendait avec courage; le pape et Venise étaient sous les armes; le roi de Naples avait toutes ses forces sur pied; la Romagne menaçait de se soulever comme elle le fit peu de jours après d'une manière si effrayante; la plupart de fiefs impériaux étaient en pleine révolte, et, pour compléter mes dangers le général de Wurmser (1) arriva tout-à-coup pour se mettre à la tête de l'armée autrichienne. A la nouvelle de son arrivée, les Tyroliens, sortis de leur stupeur, se montrèrent tout prêts à m'écraser. Ma position, et j'en appelle à mes contemporains, était-elle assez critique? La moindre faiblesse de ma part, et tout était perdue, ma gloire et mon armée. Si j'eusse été deviné par mes troupes, c'eût été un grand malheur. Je connais le soldat français; il n'aime pas se savoir en péril: le lui déguiser en pareil cas ou le mener dessus, est tout ce qu'il y a de mieux à faire.

« Des dangers qui m'environnaient le plus pressant était la révolte des peuples au milieu desquels je me trouvais. Ce n'était pas une répression commune que j'avais à opérer; c'était un

(1) En marge de la feuille, qui contient ce paragraphe, est une apostille de la main de Bonaparte, ainsi conçue: « Wurmser a essayé de grandes « défaites, mais jamais, que je sache, il n'a fait de grandes fautes. Beau- « lieu connut mieux que lui l'art des positions et la guerre des défilés, « mais Wurmser l'emporte sur lui dans d'ordonnance générale d'une affaire « décisive. »

châtiment terrible que j'avais à infliger afin de répandre une terreur salutaire. Le temps me pressait; le châtiment fut aussi prompt qu'effrayant, et l'effet inconcevable qui s'ensuivit, est une réponse victorieuse à l'accusation qu'on a voulu et qu'à l'avenir on voudrait faire peser sur moi.

« Le nuage qui devait crever sur ma tête se dissipa comme par enchantement, et je repris le cours de mes succès guerriers.

« Que faisait alors le Directoire? Il s'emparait, pour me perdre, de révoltes de l'Italie, des contributions imposées à quelques princes, et de quelques concussions particulières auxquelles j'étais totalement étranger. Il me faisait imputer le tout par des journalistes à ses gages, qui cherchèrent à me noircir dans l'esprit public, mais qui n'y réussirent pas, tant j'avais bien pris mes mesures.

« Je n'ignorais rien de toutes ces perfidies. Je pensai qu'il me serait non moins utile qu'honorable de forcer indirectement le Directoire à donner un démenti officiel aux folliculaires que lui-même soudoyait. Il était impossible que, dans la lettre que je lui fis remettre à ce sujet, il ne reconnût pas que je savais quelque chose de la vérité.

Néanmoins il se décida à nier le tout. Cette négation, bien en harmonie avec sa pusillanimité, me valut une réponse, chef-d'œuvre de bassesse et d'hypocrisie (1). Cette lettre du Directoire fait époque dans l'histoire de ma vie. J'y trouvai, pour

(1) Nous ignorons pourquoi Bonaparte ne donne point cette lettre, qui pourtant viendrait fort à propos à l'appui de ce qu'il raconte. Les papiers de l'époque, où cette lettre est probablement insérée, peuvent bien n'être pas toujours à portée des lecteurs; c'est pourquoi nous avons cru devoir réparer cette omission de Bonaparte, en mettant sous les yeux la lettre qui, dit-il, fait époque dans l'histoire de sa vie; la voici :

« *Le Directoire au Général en chef de l'armée d'Italie.*

« Général.

« Le Directoire n'a qu'à se louer de l'infatigable activité avec laquelle vous combattez les ennemis de la liberté. Il partage avec tous les vrais amis de la patrie, l'admiration qu'inspirent les grands talents que vous déployez. Il voit avec indignation la perfidie avec laquelle des folliculaires coalisés se sont permis d'attaquer la loyauté, la constante fidélité de vos services. Il se doit à lui-même le démenti formel qu'il donne aux absurdes calomnies

la première fois, la certitude que je pouvais, sans témérité, aspirer à régler les destinées de la nation.

« En vain lança-t-on contre moi un nouveau pamphlet à l'occasion de la fortune scandaleuse de Saliceti qui, je l'avoue, m'avait quelque peu compromis: la honte en resta au pamphlétaire; j'avais rangé l'opinion de mon côté, et, de gré ou de force, il fallut que les Directeurs y souscrivissent.

« La lettre que le Directoire m'avait adressée à l'armée d'Italie m'avait donné le degré de sa pusillanimité: mais il mit le comble au mépris qu'il m'inspirait, lorsqu'il fit insérer dans les journaux et placarder au coin des rues une espèce de proclamation justificative de sa conduite à mon égard. Je suis encore à me demander comment un brave général tel que Hoche voulut bien prêter son nom à cette proclamation. Certes, il ne devait pas se trouver là.

« Un Gouvernement qui, pour s'excuser auprès d'un de ses généraux, se respecte assez peu pour descendre dans l'arène avec de misérables folliculaires, devait nécessairement enfler mes espérances; car il me paraissait certain que la France n'obéirait pas long-temps à de pareils maîtres. Cependant mon épée, en faisant plus alors que je ne lui demandais, me mit tout-à-coup hors de

que leur a fait hasarder le besoin d'entretenir la malignité, par quelque récit qui puisse l'aiguillonner et faire lire leurs productions.

Non, citoyen, jamais les amis de l'Autriche n'ont pu prévenir le Directoire contre vous, parce que les amis de l'Autriche n'ont ni accès ni influence au Directoire; parce que le Directoire connaît vos principes et votre attachement inviolable à la république. Non, jamais il n'a été question de votre rappel; jamais le Directoire, jamais aucun des ces membres n'a pu penser donner un successeur à celui qui conduit si glorieusement les républicains à la victoire.

« Le folliculaire qui, voulant vous défendre, ose dire qu'il avait connaissance de l'intrigue ourdie contre vous, et dont une affaire d'argent n'est que le prétexte, ce folliculaire en impose, il trompe le public, et il est indigne de sa confiance. S'il a connaissance d'une intrigue, qu'il la découvre, qu'il la fasse connaître au Directoire. Vous avez, citoyen général, la confiance du Directoire. Les sommes considérables, que la république doit à vos victoires, prouvent que vous vous occupez tout à la fois de la gloire et des intérêts de votre patrie. Tous les bons citoyens sont d'accord sur cet objet. Vous n'aurez pas de peine à abandonner le jactances et les calomnies des méchants au mépris qu'elles méritent par elles-mêmes, et plus encore par l'esprit qui les a dictées. »

la carrière que je parcourais si heureusement ; ce fut en forçant l'Autriche à la paix.

« Je ne m'étais élevé que par l'épée ; la remettre dans le fourreau, c'était m'enlever les moyens de m'élever davantage. Cette reflexion ne m'était point échappée, mai je n'avais pas cru devoir sacrifier la France à mon avancement, en la privant des avantages de la paix. J'aurais peut-être été moins généreux, si je n'avais eu l'espoir, en signant la paix, d'être pour quelque chose dans le gouvernement de la république. Mes créatures et mes amis m'en avaient donné l'assurance, surtout Lucien mon frère, qui me promit alors beaucoup plus qu'il ne pouvait tenir.

« Si mes désirs étaient de me glisser dans l'administration de l'État, l'intérêt du Directoire était de m'en éloigner. Il y réussissait à merveille, et je me vis prêt a rentrer dans l'oubli.

« Le Français est tout de feu pour un héros dont une action d'éclat lui apporte le nom ; mais ce héros est-il rentré dans la vie domestique, qu'il n'y a plus qu'un très-petit nombre d'honnêtes gens qui se souviennent de lui, témoin Moreau.

« J'avais enfourché un trop brillant coursier, pour souffrir qu'il dépérit inutilement à l'écurie. J'appréciai les dangers d'une plus longue inaction, et je me mis tout en œuvre pour la faire cesser. L'Europe ne m'offrait rien ; j'imaginai l'expédition d'Égypte. Ce ne fut d'abord pour moi qu'un pis-aller ; m'enfonçant toutefois en idée dans les suites que pouvait avoir cette entreprise menée à bon fin, je fus agréablement surpris de voir que la France y trouverait des avantages incalculables. L'Anglais en était persuadé, et la postérité sera de l'avis de l'Angleterre.

« Accuser le Directoire d'avoir conçu le projet de conquérir l'Égypte pour m'y envoyer et se débarrasser de moi, est une calomnie. Le projet est de moi et de moi seul. Il se peut faire qu'en y donnant son consentement, le directoire ait eu l'espérance que je n'en reviendrais pas : mais ce n'est là qu'une supposition, et en pareille matière il faut des preuves positives.

« La régénération des peuples d'Égypte m'eût fait beaucoup d'honneur ; mais elle était impossible. Ces peuples, à quelques exceptions près, sont généralement abrutis de despotisme ; trop stupidement organisés pour en tirer vengeance, ils s'y complaisent machinalement ; mortels dégradés de tous sentiments généreux,

ils sont moralement et physiquement incapables d'apprécier les bienfaits de la civilisation européenne, et de benir la main du législateur qui voudrait les rendre à la dignité des autres nations. J'ai été tenté plus d'une fois d'imiter Omar et Mahomet, mais dans un autre sens; c'était d'appeler à coups de sabre les peuples d'Égypte à la jouissance de tous leurs droits; mais des intérêts plus personnels réclamaient tous mes soins.

« L'amiral français voulut, mal à propos, combattre Nelson, et notre flotte fut détruite à Aboukir; Brueys, il est vrai, mourut glorieusement à son bord. Sa mort expia sa faute, mais ne la répara pas. Je dis sa faute, car ce fut la sienne. Il y avait cinq jours que Rapp ou Junot, mes aides de camp, lui avaient porté l'ordre de se retirer à Cadix.

« Une armée transportée sur un autre hémisphère, qui, privée de correspondre avec la métropole, ne peut plus en être ravitaillée, est une armée aux deux tiers perdue. C'est même un miracle que les Français aient autant fait en Égypte.

« Je n'ignorais rien de ce qui se passait en France: Kleber pouvait me remplacer en Égypte, où tôt ou tard il fallait en finir par une capitulation. Je mis ordre à tout, je m'embarquai, j'arrivai heureusement à Fréjus.

« Je fus navré de douleur en voyant la France si différent de ce que je l'avais faite avant mon départ pour l'Égypte. Mes conquêtes étaient perdues, les armées étaient découragées et souffrantes; et les factions déchiraient l'intérieur. Il en fallait moins pour m'indigner contre le Directoire, cause de tout le mal, et principalement contre Barras que je savais avoir plus spécialement conduit les affaires et donné le ton.

« L'accueil encourageant qui m'avait été fait de Fréjus à Paris, et celui que je reçus ensuite dans la capitale, me prouvèrent que les Français plaçaient en moi de grandes espérances.

« Menacée au dehors, déchirée de factions dans l'intérieur, la France réclamait une bonne tête et une main ferme pour la tirer du précipice. Je me crus réservé à l'honneur de lui rendre ce service. Le général Moreau pouvait, il est vrai, avoir les mêmes prétentions, mais il se rendait justice en ne se croyant de génie qu'un jour de combat: c'était sagement penser, car il aurait échoué.

« Cependant, lorsqu'entre moi et mes amis des deux conseils, il fut question de dissoudre celui des Cinq-Cents, je fus un moment effrayé des moyens qu'il fallait mettre en œuvre pour opérer cette dissolution. Il ne fallut rien moins que les dangers de la patrie pour me décider à donner des ordres, l'épée à la main, à des hommes encore revêtus du titre de législateur. Le sort enfin en fut jeté; le gouvernement fut détruit et remplacé par trois consuls dont je fus le premier.

« Du point d'où j'étais parti au point où je me trouvais, la transition ne se fit pas sans me donner beaucoup à penser. Je me voyais lancé, mais je ne pouvais me dire quand et où je m'arrêteraï. Je n'aimai jamais l'incertitude; je tranchai le nœud et je me décidai en secret pour le rang suprême. Cet aveu est d'autant plus historique, que je n'avais jamais eu la plus légère idée de cette grande ambition.

« J'étais surveillé de toutes parts; aussi ma résolution fut-elle non moins secrète qu'irrévocable. Si mon projet eût été ébruité il aurait échoué. Royalistes, républicains et jacobins, m'auraient accablé tous à la fois. Avec des faveurs, des emplois, des promesses et des récompenses, je préparais insensiblement les esprits aux grands changements que je voulais opérer.

« J'avais trouvée la France criblée de partis et de factions; ils avaient disparu. Fût ce ambition ou repentir, jacobins et républicains s'étaient liés à ma destinée: chaque jour ils s'y attachaient de plus en plus, parce qu'ils soupçonnaient que la fixité de mon pouvoir consoliderait leur fortune et leurs dignités.

« Si jamais on fait un crime à ma mémoire de ne m'être entouré que des hommes de la révolution, je prie mon fils de ne point répondre à cette accusation, elle serait tout au plus digne de pitié.

« En m'entourant de tous les hommes de la révolution, je faisais preuve de jugement. Ces mêmes hommes composaient alors les deux tiers de la nation; là se trouvaient toutes les sortes de génie et de mérite; avec eux seuls enfin, je pouvais faire mon chemin et régner. Quel parti aurais-je tiré des royalistes et de ces individus, qui, par caractère, demeurèrent étrangers à la révolution? Les premiers auraient ou refusé de me servir, ou ne m'auraient servi que pour me trahir; les seconds m'auraient

servi mollement. Qu'en aurait-il résulté? Que je n'aurais pas fait dix pas dans la carrière que je m'étais ouverte. J'ai mieux fait, et c'est mon chef-d'œuvre; je me suis fait l'homme des hommes de l'époque; tout ce qui n'était point eux eût été pour moi caduc ou mal disposé.

« Le consultat à vie me fut donné. C'était un grand pas de fait, mais ce n'était encore qu'un état précaire pour le peuple et pour moi. A une grande nation il faut un gouvernement fixe, que la mort d'un homme ne puisse pas renverser. Je me préparais à la guerre; le même coup de canon pouvait tuer et le premier consul et le gouvernement consulaire. Les factions quoiqu'éteintes, pouvaient alors renaître de leurs cendres et replonger la France dans l'abîme d'où je l'avais tirée. Tout le monde sentait cela et moi encore plus que les autres. Cependant je remis à m'en expliquer après la campagne qui venait de s'ouvrir en Italie.

« La victoire de Marengo, en décidant du sort de l'Autriche, plaça la France en tête des premiers États de l'Europe. Ma réputation et ma puissance en furent doublées. Ce fut à cette époque que, pour la première fois, je fis part à Joséphine de mes projets ultérieurs. Elle était ordinairement de bon conseil, mais cette fois-ci je la trouvai froide et réservée. Je présentai qu'effrayée de la grandeur de l'entreprise elle n'osait me donner son avis. Il y avait bien un peu de cela, mais il s'y joignait autre chose dont, avec beaucoup de peines, j'obtins d'être éclairci.

« Il est contre mon caractère connu d'entretenir la curiosité publique de faits particuliers, presque toujours indignes du cercle que j'ai parcouru; cependant les détails dans lesquels je vais entrer malgré moi, sont de nature à me laisser chargé d'un crime atroce, si je dédaignais de m'en laver. Mon fils, c'est encore un sacrifice que je te fais.

« Il me semble encore être auprès de l'impératrice Joséphine alarmée de me voir décidé à mettre sur ma tête la couronne de nos anciens Rois. Mais me rappeler ses mêmes expressions, c'est impossible; en donner le sens, c'est déjà beaucoup après un laps de quinze ans (1).

(1) Il est probable que cette conversation eut lieu en 1804, ce qui prouverait que Bonaparte écrivit ce passage dans le courant de 1819.

« La grandeur de l'entreprise, dis-je à mon épouse, est probablement ce qui vous étonne au point de ne pouvoir me répondre. — Non, mon ami, votre projet est digne des sentiments que je vous connais, mais l'époque que vous choisissez pour l'exécuter m'a glacée de frayeur. — Pourquoi cela, madame? — Consul, l'éclat de votre gloire fatigue les yeux de la calomnie; vos ennemis se sont réveillés; depuis la bataille de Marengo ils font circuler des bruits affreux. — Quels sont-ils je vous prie? — Que me demandez-vous? — La vérité. — Ce sont des horreurs. — Que m'importe? — Mon ami, Desaix a trouvé la mort à Marengo. Des monstres insinuent que ce sont des Français qui la lui ont donnée par vos ordres. »

.....

« Cette nouvelle, je l'avoue, venait de me mettre la mort dans le cœur. C'est peut-être le chagrin le plus vif que j'aie jamais ressenti. Cependant j'étais le plus innocent des hommes à cet égard. Mais il est de calomnies contre lesquelles l'innocence même perd courage; celle qu'on avait dirigée contre moi était de ce nombre. Moi, l'assassin de Desaix!... de Desaix qui avait toujours été mon ami, qui le fut jusqu'à son dernier soupir! Mais, disaient les calomniateurs, vous aviez commis des crimes en Égypte, et contre l'Humanité, et contre Kleber, et contre vos propres soldats; les autres généraux lui en avaient donné la liste; il l'avait acceptée et promis de la publier sitôt après son retour en France. — Outre que ce sont autant d'atroces impostures, j'ai la conscience nette de tout ce que j'ai fait en Égypte. Je n'y ai fait que ce que j'ai dû faire, et cela dans l'intérêt de tous; j'en appelle à la postérité. Quant à la commission dont mes ennemis ont gratifié Desaix, c'est un outrage dont sa grande âme eût été indignée, s'il eût vécu plus long-temps pour l'amitié. Les cruels ne le connaissaient pas ce Desaix, ce brave, cet honnête homme par excellence. Il eût donné son sang pour moi; eût-on voulu le charger d'une liste contre moi, qu'il l'eût acceptée, mais c'eût été pour la brûler secrètement et en boire les cendres. Veut-on une preuve de l'estime que je lui portais et de l'amitié que je lui avais inspirée? De tous les Français qui étaient en Égypte, il est le seul, absolument le seul à qui j'avais confié le secret de mon retour en France qu'il avait approuvé, comme devant

avoir la plus grande influence sur le sort de l'armée que je laissais en Égypte.

« Desaix repose dans l'éternité où sans doute je ne tarderai pas à le rejoindre.

« S'il m'est permis de l'aborder, ce sera le premier de mes compagnons d'armes dans les bras duquel je me précipiterai (1).

« Ce que Joséphine venait de m'apprendre et certains rapports sur les menées sourdes de quelques jacobins incorrigibles me firent quelques peu différer à ceindre mon front du bandeau des monarques. Je vis bien que dans cette grande affaire il ne fallait rien omettre et jouer à coup sûr. Je me décidai donc à ne rien entreprendre avant d'avoir ôté à la fortune tout ce que la prudence pourrait lui enlever.

« L'Autriche n'était plus en mesure de me nuire et cette raison seule lui en ôtait la volonté.

« L'Espagne était mon alliée de bonne foi.

« La neutralité de la Prusse était achetée.

« L'Angleterre m'avait déclaré officiellement que le rétablissement de la maison de Bourbon ne serait point une condition expresse du traité de paix.

« La Russie seule aurait pu m'inquiéter, en donnant aux autres puissances l'exemple dangereux d'un refus, lorsqu'il aurait été question de me reconnaître en qualité de souverain : mais il y avait quelque temps que je m'étais acquis la considération de Paul I. Voici à quel sujet.

Je venais d'être informé que Paul I et sa famille avaient parfaitement bien accueilli le prince de Condé chef des émigrés, lorsqu'abandonné des autres puissances il fit le voyage de Saint-Petersbourg. Cette circonstance était vraiment alarmante pour mes desseins ultérieurs. Paul I. n'était point tout-à-fait le maître dans sa maison (2). Déjà sa famille préludait au sort qu'elle lui réservait. J'avais là-dessus des notions multipliées, et si j'ai un reproche

(1) Tout ce passage sur Desaix est écrit de la main de Bonaparte. Lorsqu'il en donna connaissance à ses amis, ils lui conseillèrent de le supprimer ou de le rédiger dans un autre style. Il n'en voulut absolument rien faire, quelles que bonnes raisons qu'ils lui en donnassent. Nous croyons que ce passage, tel qu'il est ici, se trouve dans la seconde partie de ses Mémoires.

(2) Tout ce passage est de la main de Bonaparte.

à me faire, c'est de n'avoir pas averti l'infortuné monarque des périls dont il était environné. C'est de ma part, une grande faute, car j'ai beaucoup perdu en perdant Paul I. Mais je répugnais à croire aux trames ourdies contre lui. Je les supposais impossibles dans la nature.

« J'ai dit que l'accueil plein de bienveillance fait au prince Condé par l'empereur et principalement par sa famille, m'avait alarmé sur mes futurs projets. Cela devait être. Les sollicitations du prince de Condé fortement soutenu de la famille impériale russe, pouvaient décider l'empereur à me déclarer la guerre, et mettre l'Autriche de la partie. Dieu sait ce qu'il en serait arrivé pour mon entreprise. Convaincu qu'il fallait tout mettre en œuvre pour parer le coup, je me conduisis en conséquence. J'avais sur les lieux un homme habile, qui ne ménageait ni l'or, ni les séductions. Le prince K..... in fut une de ses premières conquêtes. Il y avait, outre cela, neuf à dix mille Russes prisonniers en France. Je les fis habiller à neuf des pieds à la tête, et, par journées d'étapes, je les renvoyai sans rançon à Paul I. C'était un coup de maître dont j'eus tout lieu de m'applaudir; il me plaça hautement dans l'estime de Sa Majesté Impériale, de laquelle je n'eus bientôt plus rien à craindre. Néanmoins, et pour ne rien laisser au hasard, madame..... munie d'un riche portefeuille, partit secrètement pour Saint-Pétersbourg; et c'est peut-être aux soins et au génie de cette dame que je dus plus tard la dissolution et la dispersion de l'armée des émigrés.

« On voit que tout au dehors souriait à mes desseins. Il n'était de même de l'intérieur. Le nombre de mes ennemis y grossissait à vue d'œil. C'étaient des républicains et des jacobins, qui, sur le dire des royalistes, qui peut-être le pensaient de bonne foi, croyaient que je méditais de restituer le trône aux Bourbons. Quant aux jacobins, je m'étais attiré leur inimitié de gaieté de coeur et sans besoin, lors de l'explosion de la machine infernale, qui, pour le coup, était bien l'ouvrage des royalistes. Néanmoins j'en avais pris le prétexte pour me défaire de quelques jacobins par trop prononcés. Le préfet de police, Dubois, ne m'aida que trop bien à commettre cette grande faute, car c'en est une que j'ai payée bien chère; elle m'a coûté le sacrifice d'une tête auguste à laquelle je ne pensais guère, et qu'en toute autre occasion j'aurais respectée.

« Cependant plus j'allais en avant et plus les jacobins, qui ne me pardonnaient point le supplice de leurs amis, devenaient dangereux. Dans cette extrémité, je fis appeler Carnot et Fouché. — Messieurs, leur dis-je, après de longues tempêtes, j'aime à croire qu' il vous est prouvé, comme à moi, que les intérêts de la France n'ont point encore été en harmonie avec les divers gouvernements qu'elle s'est donnés dans le cours de la révolution: aucun encore n'a été sagement calqué sur sa position géographique, sur le nombre et le génie de ses habitants. Quelque paisible que l'État vous paraisse aujourd'hui, il est encore sur un volcan: la lave bouillonne; il faut à tout prix en prévenir l'irruption. Je pense, ainsi que beaucoup d'honnêtes gens, qu' il n'est qu' un seul moyen de sauver la France, et de lui assurer à jamais tous les avantages de la liberté qu'elle a conquise; ce serait de la mettre sous la sauve-garde d'une monarchie constitutionnelle, dont le trône serait héréditaire. Carnot et Fouché ne furent point surpris de ma proposition, ils s'y attendaient. Carnot me dit, sans biaiser, qu' il voyait bien que je visais au trône. Et quand cela serait, lui répondis-je, que trouverez vous à reprendre, s'il doit en résulter la gloire et le repos de la France? — Que vous détruisez en un seul jour l'oeuvre de tout un peuple qui pourrait bien vous en faire repentir.

« Je vis bien qu'il n'y avait rien à faire avec Carnot; aussi terminai-je la conversation, me réservant de la reprendre avec Fouché, qu'en effet je fis appeler quelques jours après.

« Carnot avait divulgué mon secret, qui, à la vérité, commençait déjà à n'en être plus un. Ne lui ayant pas demandé le silence, je ne lui sus point mauvais gré de son indiscretion. Il fallait bien après tout que mes projets fussent connus afin que je sache quel effet ils feraient sur les esprits.

« Les actes émanés de moi, depuis que j'étais à la tête des affaires, avaient-ils préparé les Français à me voir un jour saisir le sceptre, ou croyaient-ils cet acte de ma part susceptible de leur rendre le repos et le bonheur? C'est-ce que j'ignore; toujours est-il vrai que l'affaire ce serait passée à l'amiable, si un génie infernal ne s'en était mêlé, c'était Fouché. S'il crut sincèrement au bruit qu' il fit répandre, il est moins coupable; s'il ne le fit répandre que pour me susciter des embarras, c'est un monstre.

« A peine instruit de mes desseins sur le trône, Fouché, à l'aide de ses agents et sans qu'il parût que cela vint de lui, fit circuler chez les principaux jacobins que je voulais refaire la royauté dans l'unique intention de restituer la couronne à l'héritier légitime. On ajoutait que, par un traité secret, je serais appuyé dans cette restitution par toutes les puissances étrangères. L'invention était diabolique, aussi me mit-elle à dos toutes les personnes dont le rappel des Bourbons pouvait compromettre la fortune ou l'existence.

« Outre qu'à cette époque je ne connaissais pas bien Fouché, je ne pouvais naturellement le soupçonner de cette noirceur. Ce que je dis est si vrai que je l'avais chargé d'explorer les opinions. Il n'eut pas de peine à me rendre compte des bruits qui circulaient puisqu'ils étaient de son invention. Les jacobins, ajouta-t-il, verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang avant de vous laisser arriver au trône. Ce n'est pas un souverain qu'ils redoutent, je crois même qu'ils ne sont pas loin d'être convaincus que c'est le meilleur moyen pour en finir, mais ce sont les Bourbons qu'ils repoussent parce qu'ils croient en avoir tout à craindre.

« Ce discours, tout en me présentant des obstacles, n'était pas de nature à me décourager, moi qui ne pensais pas du tout aux Bourbons. J'en fis la remarque à Fouché en lui demandant comment on s'y prendrait pour démentir les faux bruits et convaincre les jacobins que je ne travaillais que pour mon compte. Il me demanda deux jours pour me donner réponse.

« L'astucieux ministre était sans doute persuadé que j'abandonnais difficilement un projet quand je l'avais conçu; peut-être aussi craignit-il de me voir monter au trône en dépit de tous les efforts du jacobinisme.

« Quoi qu'il en fût, il visait moins à m'écarter du trône qu'à me lier de manière à ne pouvoir y rappeler les Bourbons qu'il craignait et devait craindre.

« Deux jours après il me dit que les choses s'étaient bien améliorées; que sur l'assurance qu'il avait donnée aux jacobins que je ne travaillais pas pour le prétendant, ils consentiraient à me laisser régner pourvu que je leur donnasse de fortes garanties. A cela ne tienne, lui répondis-je, et en cela ils ne me préviennent pas, je leur destine et des places et des dignités.

« Je suis certain que les opposants se seraient contentés de ces promesses, qui de ma part étaient sincères et dont chaque jour ils voyaient la réalité : mais Fouché dirigeait cette affaire, et probablement c'était une garantie d'un autre genre qu'il voulait obtenir de moi.

« Il est de mon honneur d'être en garde contre les calomnies que je pourrais, sans le vouloir, léguer à mon fils et à la postérité. Néanmoins, depuis bien des années, il s'est élevé d'affreux soupçons dans mon âme sur les découvertes faites par la police au-delà du Rhin et comme à point nommé. Un fait aussi grave veut des preuves positives, et je n'ai que de fortes préventions. Quoi qu'il en soit, si Fouché n'avait arrangé les misérables intrigues qui compromirent le duc d'Enghien, il faut convenir que le hasard est une terrible chose.

« J'étais à peine instruit qu'au-delà du Rhin il existait des menées royalistes où figurait le duc d'Enghien, que Fouché vint me trouver. Je fus étonné qu'il ne me parlât point de ces découvertes ; je voyais cependant qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer. Il me dit, avec un air effrayé, qu'il ne répondait plus de rien ; que ceux qu'il me plaisait de nommer jacobins ne voulaient pas se contenter des garanties que je leur offrais ; qu'il les regardaient comme insuffisantes et nullement en proportion avec les dangers auxquels ils s'exposaient ; qu'une fois sur le trône, je serais en mesure de les dégrader tout aussi vite que je les aurais élevés. Eh bien ! lui répondis-je, outré de colère, que veulent-ils ? que demandent-ils ? — Je l'ignore, mais vous même voyez si dans les découvertes faites au-delà du Rhin, il n'y aurait pas moyen de leur prouver qu'il n'entre pas dans votre projet de servir la cause des Bourbons.

« J'en avais assez entendu. Je ne pouvais plus me dissimuler quel genre de garantie on me demandait. En effet, la mort du duc d'Enghien tranchait la question, me liait irrévocablement aux destinées des hommes qui avaient outré la révolution, et principalement à celles des individus qui avaient voté la mort de Louis XVI : c'était, en un mot, un mur d'airain à mettre entre les Bourbons et moi.

« Ce n'est pas qu'en politique ces hommes raisonnassent mal : il y allait de leur fortune et de leur existence ; et pour de moindres

dres intérêts, il sort tous les jours des actes, au moins aussi cruels, des cabinets des souverains. Voilà ce qui est vrai et ne peut cesser de l'être.

« Cependant le sacrifice qui m'était demandé méritait bien que j'y pensasse à deux fois. Malheureusement il me fut plus que prouvé que ce sacrifice était indispensable dans la position où je m'étais mis.

« Que l'homme, à la fois homme d'État et impartial, mette un voile sur le buste de l'humanité, et qu'il se rende compte des choses telles qu'elles étaient alors, il sera bientôt forcé d'avouer que moi ou le duc d'Enghien nous devons laisser la vie dans cette déplorable affaire.

« J'avais annoncé hautement le projet de relever le trône, qu'au prix de son sang la nation avait réduit en poudre, pour se constituer en république. C'était, suivant les lois du jour, un crime au premier chef et dont rien ne pouvait m'absoudre.

« Il me revenait de toutes parts que les jacobins, et généralement toutes les personnes intéressées à proscrire la royauté, se préparaient sourdement à me faire porter la peine d'avoir voulu refaire la monarchie. D'un'autre côté, ces mêmes hommes me proposaient non-seulement d'éluder cette peine capitale, mais bien encore de mettre une couronne sur ma tête, à la seule condition de traiter en conspirateur un homme contre lequel s'étaient élevés de soupçons de conspiration. Voilà bien, dans toute la vérité, ce qu'il en était du duc d'Enghien et de moi. Il fallait que ce fût lui ou moi, ce fut lui.

« Les royalistes de l'intérieur et ceux du dehors se refusèrent, jusqu'au dernier moment, à croire que j'en voulais au trône.

« Peu instruits de l'immensité de mes ressources et de la solidité de mes relations avec les autres puissances, ils me déniaient le pouvoir et la volonté de cette grande prise de possession. L'un d'entre eux, Monsieur de M....., qui probablement pensait déjà à se rapprocher de moi, croyant ces bruits semés à dessein de me perdre, m'en avertit charitablement. Ce fut la source des titres que dans la suite lui et son épouse obtinrent à ma cour.

« Lorsque les royalistes, principalement ceux du dehors, virent que tout de bon je visais à la couronne, ils crurent n'avoir rien de mieux à faire que de conspirer ma mort. Malheureusement

ils se confièrent à un faux frère qui instruisit la police de tout. C'était une véritable Macédoine que cette conspiration. On y voyait des généraux et des chevaliers d'industrie, des gentilshommes et des voleurs de diligences, des rentiers et des laquais.

« Pichegru, génie assez vulgaire hors d'une armée, mais d'une bravoure à toute épreuve, s'étrangla dans sa prison. J'aurais donné beaucoup pour que cela n'eût pas eu lieu; il aurait monté sur l'échafaud qu'il avait mérité, ou je lui aurais fait grâce.

« Moreau, d'une popularité soi-disant colossale, ne m'inquiétait guère plus. S'il eût été condamné, une bouteille de vin et un petit écu à chaque homme de la garnison de Paris lui auraient fait une haie de baïonnettes du palais à la Grève, ou il aurait fini comme un autre. Quant à la populace qui ne se frotte guère où il y a de bonnes baïonnettes, elle se serait un peu plus marché sur les talons pour le voir passer et tout en serait resté là. Sa mort eût produit le même effet que son absence; on l'aurait oublié. Néanmoins, ce fut un malheur pour lui et pour moi de n'avoir pu vivre ensemble. Mais il y avait impossibilité physique et morale. Je ne le jalousai jamais; chez lui ce fut tout le contraire. Sa jalousie était d'autant moins motivée qu'il ne voulait rien être, et, certes, on lui avait offert d'être quelque chose. Le plaisir de contribuer à ma ruine lui a coûté cher. Le boulet qui l'enleva du champ de bataille le tua lui et sa gloire. Il est encore sans exemple que l'on ait mis au rang des grands hommes le guerrier mort les armes à la main contre son pays. Les nations se respectent encore assez pour ne point encourager les traîtres (1).

.....

 (1) L'expérience est pour ce raisonnement: Moreau lui-même en est une forte preuve. Quoique l'empereur Alexandre lui eût fait un brillant accueil, le jour où on lui rendit les honneurs funèbres à Saint-Petersbourg, on afficha dans plusieurs endroits un distique russe dont voici la traduction:

Traîtres de tous pays, accourez en Russie,
 Pour y trouver, bravant la justice du sort,
 Des trésors pendant votre vie,
 Des honneurs après votre mort.

(Note communiquée).

DE LA RELIGION
DE SES MINISTRES
DU
PAPE ET DU CONCORDAT DE 1801 (1).

« La religion a cela de commun avec le roi; de même que ceux-ci on peut la détrôner. Quand cela arrive il y a plaie au corps social. Les honnêtes gens et les imbéciles ont également besoin d'une religion. Les premiers la suivent par probité et par amour d'ordre, les seconds par ignorance et pour se désennuyer : elle satisfait les uns et contient les autres.

« Dans un pays où le roi, faisant son bras droit du clergé, lui donne gain de cause partout, le peuple est tourmenté par les prêtres pour se mettre stupidement aux genoux du prince; et comme il est reçu que qui s'agenouille devant le maître est contraint de se courber devant les valets, il en résulte une abjection continuelle.

« Rien n'avilit plus une nation que le despotisme religieux. Un peuple, quel qu'il soit, aimera mieux courber la tête sous une voûte de baïonnettes que sous l'étoile sacrée. Le despotisme militaire réprime les sentiments généreux, la tyrannie sacerdotale les étouffe.

« Comme souverain je puis avoir eu des vellétés de despotisme, mais au moins les Français avoueront que je leur ai sauvé bien des servitudes. Ils n'ont pas à me reprocher de les avoir fait gourmander par des prêtres qui, sous mon règne, n'étaient que les ministres du Seigneur. Persuadé que l'homme de Dieu qui cesse d'en prêcher la parole pour s'occuper d'affaires mon-

(1) Tout ce morceau était en marge et sans date; nous avons pensé qu'il serait bien placé ici.

daines peut aujourd'hui nuire au prince, demain au peuple, suivant le plus ou le moins d'intérêt qu'il trouve à servir l'un ou l'autre, j'ai toujours tenu la main à ce que la politique ne montât point en chaire.

« Le concordat de 1801, en ne laissant qu'une influence modérée au clergé catholique, remplissait à la lettre le précepte du saint législateur ; il y était donné à Dieu ce qui était dû à Dieu, et à César ce qui appartenait à César.

« Ce concordat, le seul qui convienne à la France même aujourd'hui, déplaisait souverainement au Saint-Père qui ne me le pardonna jamais. On ne se douterait pas de toutes les tracasseries qu'il m'a secrètement suscitées. M. Patrault, qui dirigeait ma correspondance avec lui, pourrait bien dire à quel point fut motivée ma conduite avec le Saint-Siège. Il n'est rien que l'on n'ait fait pour me faire sortir des bienséances. Quelque soit néanmoins ce que j'ai fait à cet égard, je ne le crois point blâmable, je défendais l'honneur du trône et les franchises de la nation.

« La meilleure vengeance que j'aie tirée de Pie VII, c'est de l'avoir contraint à venir me sacrer dans la capitale. La première fois que je le fis pressentir sur ce voyage, il s'y refusa nettement. Lorsque je le lui demandai officiellement, sa réponse fut un refus poliment déguisé. Si j'avais voulu en croire MM. Cambacérès et Fouché, je n'aurais pas insisté davantage ; j'aurais fait faire ma besogne chez moi et par un de mes gens. Mais cela aurait eu moins d'éclat. J'avais besoin alors de captiver toutes les façons de penser politiques et religieuses. D'ailleurs les procédés du Saint-Père m'avaient donné de l'humeur, et je ne voulais pas commencer mon règne par un acte de mollesse. Je fis parler au Pape de manière à lui donner à entendre que s'il ne voulait venir me sacrer à Paris, que j'étais homme à aller me faire sacrer à Rome, sous bonne escorte. Je n'en avais pas la plus légère intention, mes affaires, au surplus, ne me l'auraient point permis ; mais il eut peur et vint à Paris faire contre fortune bon cœur. »

DE
MON AVÈNEMENT À L'EMPIRE
ET DE QUELQUES HOMMES
DONT JE M'ENTOURAI (1).

« Un seul motif m'a fait préférer le titre d'empereur à celui de roi.

« Le titre d'empereur (*imperator*) se donnait chez les Romains à un général chef d'armée. Or, comme je présumais que mon gouvernement serait tant soit peu militaire, je pris ce titre par analogie, d'ailleurs il était neuf en France et c'était beaucoup pour l'instant.

« Mon avènement au trône des Français commença, pour ainsi dire, l'existence politique et morale d'une foule de personnes, depuis les grands dignitaires de l'Empire jusqu'au simple juge de paix. 1804, sous ce rapport, a quelque analogie avec 1789.

« Lors de la révolution tout ce qui avait du génie ou de l'audace dut se croire appelé à marquer dans ce bouleversement de l'unité sociale. Le plus ou moins de moyens devait y élever l'homme plus ou moins. Si dans la carrière dont les Bailly et les Mirabeau tracèrent le point de départ au jeu de paume, on eût aperçu le fleuve de sang qu'il fallait traverser pour atteindre au but, les neuf dixièmes de ceux qui entrèrent dans la lice ne s'y seraient point présentés et la révolution eût été réprimée à sa naissance.

« Le commencement de cette révolution marqué au coin de la grandeur et de la justice, séduisit les plus honnêtes gens, et

(1) Ce passage, entièrement de la main de M. Las Cases, était presque illisible, tant Bonaparte l'avait chargé de corrections et de ratures, ce que prouve l'embarras qu'il eut à rendre ses pensées.

cela devait être. MM. Cazalès, Desprémenil, Maury, Mirabeau, Le Chapelier Barnave, Boissy-d'Anglas et une foule d'autres, ne pouvaient, simples spectateurs, demeurer paisibles sur les banquettes de ce grand théâtre, il fallait nécessairement qu'ils y prissent un rôle. L'ignorance même crut devoir se faufiler dans les coulisses, en attendant l'occasion de se mettre en scène, sauf à se voir foudroyée par le génie, si toutefois les circonstances n'enlevaient pas au génie le pouvoir de l'écraser. Malheureusement les passions exaltées prirent les rênes du char révolutionnaire, et le crime fit la loi.

« Lors de ma prise de possession de la couronne, il fallut, comme au commencement de la révolution, qu'une foule de personnages prissent un rôle dans cette grande pièce; le sujet n'étant plus le même que celle dont j'avais proscrit la représentation, il fallait aux acteurs de nouveaux costumes et de nouveaux gestes, ou pour parler sans figures, tous ceux que j'approchais du trône, durent se conformer aux intentions de celui qui l'occupait. Je ne pouvais guères éprouver de résistance; je ne visais qu'au bonheur des individus et à la gloire de la nation. D'un autre côté, le plus grand nombre de mes ministres, de mes généraux, de toutes les personnes enfin que j'avais placées dans mes conseils et dans mes cours souveraines, avaient ou un avenir à se créer, ou une fortune et des emplois à se conserver; est-il étonnant que j'aie été aussi bien servi à mes débuts?

« L'Angleterre et la France, à puissance égale, ne peuvent vivre en paix: c'est Carthage en présence de Rome. La chute de l'une ou de l'autre terminera le différend. Depuis 1814, la France en est à l'abaissement; moyennant quelques affronts secrets qu'on lui impose, on la laisse tranquille jusqu'à la première occasion de lui faire de nouvelles plaies.

« La prospérité toujours croissante de la France en 1805, devenait insupportable au Gouvernement anglais. L'Autriche en reçut cinq cent mille livres sterlings, et la guerre recommença entre l'Allemagne et la France: je n'en fus pas fâché. L'enthousiasme de la victoire m'avais frayé le chemin du trône: m'y faire suivre, en commençant, par de nouvelles victoires c'était m'en assurer de plus en plus la tranquille possession. Je n'avais aucune inquiétude sur le succès de mes armes. Outre une grande

valeur que le soldat avait héritée de ses triomphes, il y avait entre l'armée et son chef unité et confiance; n'avais-je pas aussi institué la Légion d'Honneur? Que ne doit-on pas attendre, un jour de bataille, d'une armée où le plus simple soldat peut conquérir à la fois le signe du brave et un contrat de rente. L'idée seule de savoir qu'en rentrant parmi ses concitoyens chaque factionnaire lui portera les armes, aurait suffi pour lui faire affronter le péril: mais j'avais pensé à tout. Il n'est pas donné à tous les hommes de sentir le prix des honneurs qui ne sont que cela; un peu d'argent ne gâte rien.

« Légion d'Honneur, ce titre est aussi beau qu'heureusement trouvé; il est mon œuvre et ma propriété; il n'appartient point aux hommes de m'en déshériter. On n'appréciera jamais bien tout ce que dois à cette institution immortelle; aussi l'éloge que j'en fais ici ne surprendra personne. Si jamais cet ordre est détruit, la France aura tout perdu jusqu'à l'honneur.

« La bataille d'Austerlitz apprit à François II, qu'avec l'or des Anglais on peut lever une nombreuse armée et perdre une belle couronne. Il vint me voir à mon bivouac; il sentait son prince de la tête aux pieds; je vis trop en lui le souverain malheureux, et pas assez l'ennemi que je devais pousser jusqu'à l'extrémité. Je ne me montrai point assez exigeant: ce fut une faute qu'il m'a fait payer. Trois fois je lui ai rendu sa couronne, et cependant je ne tenais à lui par aucun lien qui dût me parler en sa faveur. Plus tard, à mon tour, la fortune m'a tourné le dos, et sa jeune fille, que j'avais rendue mère, était mon épouse... L'histoire dira qui de l'empereur d'Autriche ou de l'empereur des Français a été le plus généreux.

« Quelque peu que j'aie fréquenté François II, je crois pouvoir hasarder sur lui le jugement suivant (1).

« Ce prince a plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination dans la tête, plus de jugement que de sagacité, il verrait beaucoup mieux, s'il aimait à voir par ses yeux; il porterait des jugements plus sûrs, s'il ne les prenait tout faits dans la bouche des autres; facile à influencer quand on ne touche point son

(1) Ce portrait de l'empereur d'Autriche par Napoléon, a été tracé à l'île d'Elbe.

amour-propre, je le crois de bonne composition avec les autres souverains; quoiqu'il sache bien que les intérêts des peuples et des rois ne sont plus les mêmes qu'il y a vingt-cinq ans, il est encore tout entier à l'ancien système: si jamais il fait à ses peuples quelques concessions, ce sera la force des choses qui les lui arrachera; routinier par caractère. sa politique n'est que celle de quelques nobles qui, au lieu d'avancer avec le siècle, voudraient le faire rétrograder. Du reste, prince facile à vivre, d'une loyauté à toute épreuve, et d'une amitié rare.

BLOCUS CONTINENTAL

Décrété en 1806, A B (1).

« D'inconcevables succès avaient couronné toutes mes entreprises. La France était à l'apogée de sa gloire. Néanmoins cette gloire, quelque colossale qu'elle fût, ne pouvait reposer sur des bases certaines qu'autant que l'Angleterre, sa mortelle ennemie, ne serait plus en mesure de l'insulter ou de la faire insulter à prix d'argent.

« La marine de l'Angleterre est plus que supérieure aux flottes réunies de toute l'Europe. Je ne conseillerais pas à ces dernières de la combattre. Convaincu de cette supériorité du pavillon anglais, il n'entra jamais dans ma pensée de mettre en mer pour l'insulter. Le continent me restait ; j'en étais alors la puissance prépondérante. Une grande pensée me vint. C'étaient les prospérités du monde que je voulais ébaucher en commençant par l'Europe : je croyais les Européens assez mûrs pour me comprendre et me seconder. Je déclarai mon système de blocus continental ; les autres puissances jurèrent d'y coopérer. Si cette volonté bien décidée de repousser toutes les productions manufacturières et coloniales, se fût également soutenue du nord au midi, l'Angleterre était frappée au coeur. Les États-Unis d'Amérique, dont j'avais pressenti les dispositions, ne se montraient pas éloignés de faire cause commune contre les incendiaires de Philadelphie. Eût-il fallu faire des sacrifices pour les décider, je n'en connais pas qui m'eussent coûté le moindre regret. Les États-Unis d'Amérique si riches de leurs flottes et de leurs rades, coalisés tout-à-coup avec les puissances européennes contre l'insatiable Angleterre, c'en était fait de cette dernière, les droits du monde étaient reconquis et les mers libres : j'en serais mort de joie.

(1) Nous ignorons ce que signifie cette double lettre.

L'Angleterre sentit la grandeur du péril, et n'épargna rien pour l'écarter. On achèterait un royaume de ce qu'il lui en coûta pour anéantir mon système de blocus et soulever les peuples contre lui. Quand je pense que pour une tasse de café plus ou moins sucrée, on arrêta la main qui voulait affranchir l'univers, je ne puis que m'écrier : O peuples ! que vous méritez bien vos fers et votre ignominie !

« Quoi qu'en aient dit des hommes qu'il est de mon rang de ne point qualifier, l'histoire sanctionnera la grandeur et le mérite de mon système de blocus continental. Que l'indolence et l'impéritie des peuples l'aient repoussé, j'en suis moins surpris qu'affligé. Toujours est-il vrai qu'il accrut de moitié la dette de l'Angleterre ; toujours est-il vrai qu'il a prouvé à l'Europe qu'elle pouvait amener les Anglais à composer avec elle ; et qu'il suffit pour cela de fermer le continent à leurs produits coloniaux et manufacturiers. N'eusse-je qu'indiqué ce côté faible de l'Angleterre, que ce serait un titre à la reconnaissance des autres nations.

1807. GUERRE DE PRUSSE

ALEXANDRE I^{er} (1).

« L'or et les intrigues de l'Angleterre avaient fait merveille. Déjà quelques puissances ne demandaient mieux que de me chercher noise. La Prusse devança les autres, et sur le refus de lui livrer le Hanovre elle me déclara la guerre.

« J'ai toujours été pourvu d'assez de sagacité pour ne point ratifier les réputations usurpées. Celle de la Prusse était de ce nombre; l'événement l'a prouvé. Au dire de certaines gens qui jugent une puissance invincible, parce qu'ils ont vu de beaux uniformes bien défilé une parade, la Prusse était la première puissance militaire du continent. Je n'en croyais rien, mais je me gardais bien de le dire. C'était l'unique puissance à laquelle je n'avais point encore prouvé ma supériorité. Il fallait bien au moins une fois, en venir aux mains afin de savoir à quoi s'en tenir; cependant je n'aurais pas le premier sonné la charge.

« Le roi de Prusse, il est vrai, homme sage et bien pensant, ne partageait pas l'opinion vulgaire sur la supériorité de sa force militaire. Tout en la croyant respectable, il s'avouait que d'autres souverains pouvaient la rivaliser; mais il adorait la reine qui, pressée par la jeunesse prussienne, sollicitait le roi de déclarer la guerre à la France. Guillaume, moins convaincu que séduit, prit prétexte du refus que je lui fis du Hanovre, pour marcher contre moi. Ce fut une faute, mais enfin d'aussi grands hommes que lui en ont faites d'aussi grandes pour de moins jolies têtes : la reine de Prusse que je vis à Tilsitt était la plus jolie femme du monde.

« Mille folies furent faites à Berlin lors de cette déclaration de guerre. De jeunes étourdis vinrent aiguïser leurs sabres jusque

(1) La moitié de ce passage est datée de l'île d'Elbe, ce qui le termine a probablement été écrit à Sainte-Hélène.

sous les fenêtres de l'ambassadeur français ; c'était probablement pour nous sauver le frais de leur faire donner le fil, car peu de jours après ces mêmes sabres n'appartenaient plus à leurs maîtres qui les avaient déposés modestement à nos pieds.

« Je croyais bien l'emporter sur la Prusse. S'il se fût agi de toute la soumettre, j'aurais demandé deux ans ; mais la conquérir en deux mois, c'est ce qui ne pouvait tomber dans l'idée de personne.

« Mon avant-garde rencontre les Prussiens à Salfeld. Le frère du roi qui les commandait, brave soldat, est tué en se prenant corps à corps avec un maréchal de logis ; partie des ennemis est taillée en pièces ; ceux qui restent sont nos prisonniers ; très-peu se sauvent. Je me mets alors à la tête de l'armée ; les Prussiens m'attendent à Jéna. C'est l'un des plus beaux jours de ma vie. L'armée prussienne est anéantie ; et bientôt après, ce tant vanté royaume est à la veille de ne plus compter parmi les puissances européennes.

« La France avait à se récupérer de tout l'or que depuis vingt cinq ans elle versait en Prusse. J'en tirai de grosses sommes ; mais elle n'équivalèrent jamais à celles qu'elle avait reçues de nous dans des temps où nous avions la bonté de la craindre.

« J'avais de grands desseins sur la Prusse ; et ce ne fût que quelques jours après la paix de Tilsitt que je les abandonnai, par amitié pour l'empereur Alexandre, qui cependant n'avait pas mon secret.

« Je savais de bonne part que la majorité des Prussiens inclinait beaucoup vers un gouvernement moins despotique. Je m'étais arrangé de façon à lui faire offrir par ses principaux magistrats une monarchie constitutionnelle ; je leur aurais laissé les coudées franches, et, sans que je m'en mêlasse en rien, ils se seraient donné le gouvernement qui leur aurait le mieux convenu. En ne me mêlant en rien dans leur nouvel ordre de choses, et c'est ce qui serait arrivé, j'aurais obtenu leur confiance et donné large carrière à leurs inclinations révolutionnaires.

« Guillaume III, qui probablement n'aurait pas voulu abandonner sa couronne, se serait trouvé contraint de sanctionner la constitution que son peuple venait de se choisir ; de là deux grands avantages pour moi.

« 1. Les Prussiens, vivant sous un régime plus doux, n'oublieraient pas que c'était moi qui leur en avais donné le signal, que c'était moi qui leur avais laissé la faculté de le conquérir : conséquemment il était impossible qu'il ne me restât pas beaucoup d'amis parmi eux. Cet avantage est d'autant plus à considérer, que plus tard le cabinet de Berlin sut tirer un bon parti de la haine qu'il avait inspirée contre moi à ses peuples.

« 2. Si le roi de Prusse eût refusé de souscrire à la nouvelle Charte, chose qui probablement serait arrivée, l'avantage alors devenait immense pour moi. Le monarque se mettait en guerre ouverte avec ses sujets ; de là des factions à combattre, des conspirations à déjouer, et mille autres embarras inséparables d'une révolution. Qu'en aurait-il résulté ? que le roi de Prusse, occupé à soumettre son peuple n'aurait eu ni le temps ni les moyens de faire une nouvelle levée de boucliers contre moi. En politique une telle faute est impardonnable.

« Lors de la bataille d'Austerlitz, les Russes se trouvaient tellement hors de mesure, qu'il me suffisait de manœuvrer sur leur extrême gauche et sur leur centre pour les obliger à mettre bas les armes. Je n'en fis rien par égard pour l'empereur d'Autriche. Les Russes furent libres de se retirer. J'avais été généreux, Alexandre fut ingrat : quelque temps après il fit cause commune avec les Prussiens et marcha de nouveau contre moi.

« La bataille d'Eylau fut une des plus meurtrières que j'aie commandées. Les Russes s'y montrèrent dignes de leurs adversaires ; les Français y firent des prodiges. Je restai maître du terrain ; il m'avait coûté cher ; encore deux victoires comme celle-là et j'étais obligé de revenir me refaire sur le Rhin : les Russes ne s'en doutèrent pas.

« La victoire de Friedland fut moins acharnée et beaucoup plus décisive. Elle amena la paix de Tilsitt, surnommée par les soldats la paix des trois Empereurs, parce qu'en effet trois Empereurs s'y trouvèrent.

« Cette paix, qui sauva le roi de Prusse à qui je me préparais à tailler de la besogne dans ses propres États, je ne l'aurais pas consentie si, avant tout, je n'avais eu besoin de me captiver l'estime et l'amitié du jeune Alexandre, et cela dans l'intérêt des grands desseins que j'avais sur la maison des Bourbons espagnols.

DE LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

DES TROIS FRÈRES DE BONAPARTE.

« J'occupais le trône des Bourbons. Rien de plus naturel que tout ce qui faisait partie de cette famille ne fût toujours disposé à me nuire dans un temps ou dans l'autre.

« Expulser cette famille des trônes de l'Europe, était bien certainement ce que j'avais de mieux à faire pour ma sureté et celle de mes successeurs. En effet, tant qu'un Bourbon occuperait un trône, celui que j'avais reçu de l'assentiment général de la nation ne serait toujours que précaire. Voilà sans doute une vérité constante, une vérité qui découle du sceptre que j'avais acquis et que tous les raisonnements possibles ne métamorphosent pas en sophismes. Or, si l'impartialité de mes contemporains s'unit à celle des générations futures pour sanctionner cette vérité, que deviendra cette accusation banale d'ambition outrée? Elle deviendra ce que deviennent tous les faux jugemens du vulgaire, on la méprisera pour rendre hommage à la vérité.

« Ne rien négliger de ce qui pouvait consolider ma couronne et la garantir à ma famille, m'était devenu d'une obligation indispensable envers les Français, à qui je ne devais pas léguer des éléments de troubles. Il était cependant avéré que ces éléments se trouvaient en permanence contre le repos de la nation, tant qu'un sceptre européen serait dans la main d'un Bourbon. Or il est constant que l'impitoyable politique repoussait des trônes cette antique et malheureuse famille. Un acte, quel qu'il soit, quand il est formellement commandé par la politique, cesse d'être un acte d'ambition; la guerre d'Espagne fut de ce nombre. Quelques hommes d'État l'ont avoué de mon temps; un plus grand nombre le publiera quand je ne serai plus.

« Charles IV, il est vrai, se comportait bien à mon égard. Son fils l'aurait-il imité? Je l'ignore. En aurais-je même été certain, que cela n'aurait rien ôté à la nécessité de l'expulser du trône. Je voulais bâtir pour des siècles, et l'existence d'un Bourbon roi menaçait, et dans le présent et dans l'avenir, l'existence de mon édifice.

« Si je n'avais pas à me plaindre de Charles IV personnellement, il n'en était pas de même de son gouvernement. Bien loin de tenir la main à ce que le blocus continental fût maintenu sévèrement au terme de nos conditions, il favorisait de tout son pouvoir les fraudeurs anglais. C'était m'affliger dans ce que j'avais de plus sensible. Quoi qu'il en fût, j'aurais encore longtemps dévoré ces chagrins, si les troubles qui s'élevèrent tout-à-coup dans le royaume ne m'avaient impérieusement marqué l'instant favorable à l'exécution de mes projets.

« J'étais en paix avec le Nord. L'empereur de Russie et moi nous nous étions vus secrètement. Je ne le connaissais pas encore assez pour me livrer à lui. Cependant je le poussais doucement et de manière à lui inspirer de la confiance. Ce ne fut pas sans succès; il me dit franchement que si les affaires d'Europe le lui permettaient, il voulait, une bonne fois pour toutes, mettre les Turcs hors d'état d'inquiéter ses États. L'occasion me parut faite tout exprès pour lui faire confidence de mes desseins sur l'Espagne. Je lui fis part des motifs qui me déterminaient: ils lui semblèrent concluants, et il me dit (ce sont ses propres mots): D'honneur, à votre place, j'en ferais de même. Nous nous jurâmes alors mutuellement, lui qu'il ne me nuirait en rien dans ma guerre avec l'Espagne, moi que je ne ferais rien contre lui dans la guerre qu'il projetait faire aux Turcs. S'il en est arrivé autrement, toujours est-il vrai que nous étions l'un et l'autre de bonne foi.

« La ridicule ambition de Godoy, prince de la Paix, avait tout mis sans dessus dessous dans la famille royale; la reine, qui était l'âme des conseils, ne voyait plus que par ses yeux. Charles IV, vieux et malade, souscrivait à tout. L'impéritie politique de Godoy et sa ridicule ambition lui avaient aliéné tous les cœurs. Ses intrigues et ses rapports avaient mis la famille royale à couteau tiré avec son chef. L'occasion était belle, je la saisis: néanmoins

je ne croyais pas en agir si brusquement avec les Bourbons espagnols qui s'étaient mis en mon pouvoir ; mais deux mémoires que Savary m'apporta de Madrid, sur la situation morale, politique et financière de l'Espagne, me décidèrent à mettre la famille royale en chartre privée. Mes armées entrèrent alors dans les Espagnes. Parmi les généraux qui les commandaient il se trouvait de grands capitaines, mais c'était l'œil du maître qu'il fallait là, plus que partout ailleurs. Je ne me suis jamais pardonné de n'avoir pas conduit cette guerre moi-même. C'est une grande tache dans l'histoire de mes entreprises. En me bornant exclusivement à cette grande opération, en la dirigeant moi-même, je l'aurais conduite à bien, et l'Espagne n'aurait point été le théâtre de tant d'horreurs. Les moyens qui, à cette époque, étaient en ma puissance, sont un garant de cette assertion.

« De grandes fautes ont été commises en Espagne. La plus grande c'est de n'avoir pas poussé plus vivement les Anglais. C'était là qu'il fallait frapper de jour, de nuit sans relâche : c'étaient là les troupes qu'avant tout et à tout prix, il fallait anéantir. Je n'ai été persuadé de cette vérité qu'après coup, j'étais mal informé.

« Cambacérès est peut-être le seul qui m'ait donné un bon conseil dans cette grande affaire. J'ignore encore comment et pourquoi je ne l'ai pas suivi. Ce n'était, il est vrai, qu'un essai à faire ; néanmoins les résultats pouvaient en être incalculables.

« Puisque dans cette guerre — me disait-il — l'unique but que se propose Votre Majesté est de voir une autre dynastie sur le trône des Espagnes, signifiez-le franchement aux Cortès, dites leur qu'il n'est rien que vous ne soyez prêt à sacrifier pour obtenir ce changement auquel est attachée la sûreté présente et future de votre couronne ; dites-leur que, s'ils souscrivent à cette unique condition, vous abandonnez à leur sagesse les destinées de leur patrie ; que vous leur laissez pleine et entière liberté de se donner tel roi qu'ils jugeront à propos, soit qu'ils le choisissent au-dehors, promettant de n'influencer en rien leur choix, de l'approuver, quelqu'il fût, de les aider à le soutenir envers et contre tous, toutefois et quand il leur plaira d'appeler Votre Majesté à leurs secours ; qu'enfin, si leur réponse et leur décision sont conformes aux desseins de Votre Majesté, vous

retirerez sur-le-champ toutes vos troupes du territoire espagnol. Vainement, ajoutait Cambacérés, m'objectera-t-on l'antique attachement des Espagnols à la maison de Bourbon. Les temps ne sont plus où cet amour était exclusif de tout autre intérêt. L'Espagne est indignée de son abjection; les neuf dixièmes de la nation soupirent après un nouvel ordre de choses; les troupes partagent les mêmes sentiments et le caractère connu de Ferdinand ne leur promet aucune concession dans l'avenir.

« Dans cet état de choses, il serait possible que le Cortès prissent en considération la proposition de Votre Majesté. Ce qui n'est ici qu'une supposition, prend un semi-caractère d'évidence en voyant ce que sont aujourd'hui les hommes et les choses. Il en est des Cortès comme de nos assemblées nationales au commencement de la révolution: il s'y trouve des hommes qui ont personnellement besoin d'un grand mouvement politique; le changement de dynastie que leur proposerait Votre Majesté, avec promesse de l'appuyer en cas de besoin, cadrerait parfaitement bien avec leurs vues. Voilà sans doute de bonnes raisons en faveur d'un essai qui, s'il ne réussit pas, laissera les choses *in statu quo*.

« C'est bien à peu près ainsi que s'était expliqué Cambacérés. Tout en ne pouvant me rendre compte de tous les motifs qui m'empêchèrent de faire cet essai, je me souviens que la crainte d'établir une révolution si près de mon Empire y entraît pour quelque chose. Aujourd'hui cependant que je vois les choses ce que réellement elles étaient alors, il m'est prouvé que l'avis de Cambacérés était sage, utile, bien pensé et susceptible d'heureux résultats.

« Les mémoires qui m'avaient été remis concernant la situation politique de l'Espagne, ne contribuèrent pas peu à me faire prendre de fausses mesures. On m'avait dit qu'ils avaient été rédigés d'après une étude approfondie des hommes et des choses. Je le crus; et cependant tout y était faux, jusqu'au jugement porté sur le caractère des habitants.

« Parmi les causes des revers et des chagrins que j'ai éprouvés soit en Espagne, soit ailleurs, je dois mettre en ligne de compte la presque nullité de mes frères, excepté Lucien qui aurait pu me rendre de grands services si sa mauvaise tête à mon égard

ne m'avait contraint de l'éloigner de moi. Les trois autres n'étaient ni de taille, ni de force à gouverner le royaume d'Yvetot. Il fallait nécessairement que toute la besogne roulât sur moi : c'est ce qui a fait dire qu'en leur donnant un sceptre je prétendais n'en faire que mes lieutenants. Cette assertion, quels qu'aient été les faits qui l'appuient, est tout-à-fait mensongère. J'ai transmis, il est vrai, des instructions à mes frères, je leur ai même donné des ordres ; mais, et les preuves ne me manquent pas, leur impéritie et parfois leur mauvaise volonté m'ont forcé d'en agir ainsi. Un monarque, dira-t-on, ne doit gouverner ses peuples que dans le sens de leurs intérêts et de leur génie. Ceci est moralement vrai pour tous les autres princes ; mais on ne me niera pas qu'il en était bien autrement à l'égard de mes frères. Certes, si les nouveaux rois d'Espagne, de Naples et de Hollande eussent voulu gouverner conformément aux vœux et aux goûts de leurs peuples, ils auraient sur-le-champ rompu avec moi ; peut-être même eussent-ils été forcés de faire cause commune avec mes ennemis. Que serait alors devenu leur trône, qui ne pouvait être le leur qu'autant qu'il serait soutenu par la force et la gloire du mien ? il aurait eu le sort du trône de Naples lorsque Murat abandonna ma cause pour plaire à ses sujets. C'est ainsi qu'en politique deux et deux ne font pas toujours quatre.

« La guerre d'Espagne tirait en longueur ; je pensais bien laisser ainsi la patience des Espagnols ; je me trompais, et cela devait être ; on me les avait peints le contraire de ce qu'ils étaient. Ce peuple, je lui rends justice, s'est montré dans son malheur, supérieur aux peuples anciens et modernes ; il n'y aura jamais qu'une voix là-dessus. Chez lui ce fut un désespoir unanime et raisonné, passé dans toutes les classes des deux sexes. Une vierge et une prostituée, un honnête homme et un bandit, s'unissaient sans répugnance pour tuer un Français. Cela valait mieux que dix armées. Si, en 1814, les Français eussent été, de moitié seulement, inspirés de même, les alliés n'auraient pas revu leurs foyers. Cela est d'autant plus vrai, qu'outre notre désespoir, nous aurions eu de plus que les Espagnols, une armée de vieux soldats prête à se former de nos débris. Mais, et il faut le dire, l'idée d'une invasion avait réuni tous les Espagnols, et les Français, au contraire, se désunirent à l'approche des al-

liés; ce fut, il est vrai, l'ouvrage de quelques hommes que l'histoire proclamera traîtres ou gens de bien. Peut-être aussi, et pour être juste envers les Français, n'est-il pas donné à tous les peuples de s'armer d'un grand désespoir de faire abnégation de tout, de ses biens, de sa vie, de ses affections les plus chères, de brûler enfin sa maison pour en jeter les tisons à la tête de son ennemi : c'est ce qu'ont fait les Espagnols.

« Quelque fût l'état des choses en Espagne, il ne me vint pas dans l'idée que de simples habitants, armés de leur seul désespoir, pussent tenir long-temps contre des soldats qui avaient défait les plus belles armées de l'univers. De telles résistances n'étaient plus de mon siècle, et bien d'autres que moi ne les eussent pas devinées. Certain que la valeur de mes troupes lasserait le désespoir des Espagnols, je quittai l'Espagne, laissant à mes généraux le soin de la réduire.

DE JOSÉPHINE
ET DE MARIE-LOUISE.

« Le mortel que les événements, et peut-être aussi les décrets éternels, appellent au gouvernement des nations, est sans contredit l'homme qui s'appartient le moins : plus que tout autre, j'étais sur le trône cet homme là. Je devais plus aux Français que les Rois mes prédécesseurs ; j'étais l'elu du peuple, et non son maître par droit de naissance ; j'avais placé la France au premier rang des puissances européennes. C'était superbe ; mais pour que cela fût stable, il me fallait un héritier, et sous ce rapport Joséphine était sans espoir.

« Je ne pense pas que dans tout l'univers il fût une femme qui me convint mieux que ma première épouse. Sut-elle se mettre en rapport avec mes goûts, mes habitudes, mes principes, mon humeur et mes volontés, ou tout cela lui était-il naturel, toujours est-il vrai qu'elle était la personne de son sexe avec laquelle j'ai connu plus de bonheur domestique. Ces vérités, que semble démentir notre séparation, n'en sont pas moins aussi constantes que la lumière. Si ma première épouse m'eût donné un héritier, quelque important qu'il fût à ma gloire et à l'illustration de ma famille, de m'allier à la fille des Rois, cette alliance n'aurait jamais eu lieu. Cet aveu je le dois à la mémoire d'une femme que les Français n'ont pas assez connue (1) et que mon intérêt peut-être a mis dans la tombe.

« S'il n'eût entré dans mon caractère de me montrer supérieur à tous les genres de chagrins, j'aurais, lors de ma rupture avec Joséphine, prouvé aux Français que c'était de ma part un

(1) Bonaparte ne doit s'en prendre qu'à lui si les excellents conseils que lui donna son épouse ne sont point venus à la connaissance du public. Il ne voulut jamais permettre que son nom parût quelque part.

grand sacrifice fait à leur bonheur et à leur tranquillité future. Je n'en parlai que faiblement, et ce trait de caractère et de fermeté m'a fait mettre injustement au rang des ingrats par des gens qui datent mes tribulations du jour où je répudiai ma première épouse. C'est encore un reproche dont je me sens intérieurement absous.

« Mon union avec la fille de François II satisfaisait à la fois ma politique et ma félicité personnelle. Le rang de l'Archiduchesse, sa jeunesse et sa candeur, me promettaient des jours de gloire et de bonheur; bientôt elle me donna un fils. Comme homme, je n'avais plus rien à désirer; comme souverain, et appelé à de grandes choses, il en était autrement. Je crus qu'il était de ma gloire et de l'intérêt des Français de les mettre, eux et les autres peuples d'Europe, à l'abri d'une grande servitude à venir. Ce projet, tout en faveur de l'indépendance des États européens, fût réputé l'acte d'une ambition insatiable. On me prêta des idées absurdes, un projet impraticable au siècle où nous sommes, celui d'une monarchie universelle en Europe. On ne vit plus qu'un conquérant dans un monarque qui voulait mettre ordre à ce que les Baskirs et les Cosaques ne vissent un jour donner le knout aux habitants de Varsovie, de Vienne, de Berlin et même de Paris. L'idée que l'ambition seule me dirigeait sur la Russie prévalut. Si les autres souverains n'y mirent pas tout de suite opposition, c'est qu'ils n'étaient pas en mesure de le faire. Plus tard, ils levèrent le masque. »

GUERRE EN RUSSIE.

« Le blocus continental fut conçu dans l'intérêt des peuples qui le repoussèrent, parce qu'ils ne le comprirent pas ; c'est le sort des grandes entreprises au-dessus de la portée du vulgaire. Ma guerre contre la Russie, qui n'avait d'autre but que d'affranchir l'Europe des chaînes que chaque jour les Czars lui forgent à bras de géant, m'a fait des ennemis chez les nations que je voulais préserver.

« Cinq ans se sont à peine écoulés depuis que j'ai marché contre la Russie, que déjà l'énorme accroissement de sa puissance justifie le frein que je voulais mettre à son ambition. La Pologne est sous le joug des Moscovites!

« La servitude européenne commencera par la Turquie. Je sais aujourd'hui ce que veulent dire ces paroles qu'Alexandre m'adressa lors de notre secrète entrevue: Sitôt que les affaires d'Europe me le permettront, je veuz mettre les Turcs hors d'état d'inquiéter mes provinces. Le Czar saisira la première occasion d'humilier le Croissant. J'ai eu par devers moi des preuves que le cabinet de Saint-Pétersbourg est à l'affût de tout ce qui peut susciter des embarras au grand Seigneur. La lutte entre les deux puissances ne sera pas long-temps douteuse, car tel est le vice du gouvernement turc, qu'une bataille perdue fera de Constantinople une succursale de l'Empire des Czars.

« Une seule puissance peut encore sauver l'Europe des suites inévitables du succès des Russes au-delà du Bosphore ; c'est l'Angleterre.

« Si cette dernière puissance ne s'oppose à ce que les Czars démembrant l'héritage des sultans, elle court risque de perdre un jour une grande partie de sa suprématie maritime (1). Il en ré-

(1) Ce passage est d'autant plus curieux qu'il est daté du 27 novembre 1817

sultera que, pour se conserver l'empire des mers, l'Angleterre ne souffrira point que le pavillon russe s'établisse dans les ports ottomans. C'est ainsi que l'Europe devrait son indépendance à la rivalité de ces deux grandes puissances. Disons aussi qu'en partant habilement de ce point, le système politique des autres gouvernements se trouverait tout tracé.

« Les Russes sont aujourd'hui sur le continent ce que les Anglais sont sur les mers; or ce qu'ont de mieux à faire les autres peuples, c'est d'encourager ces deux grandes puissances à s'entr'égorger. Quand deux superbes lions, la terreur des forêts, viennent à se prendre aux crins, bien mal-avisés seraient les autres animaux de vouloir les séparer; de la destruction des deux combattants dépend la sûreté de tous.

« Je crois avoir suffisamment prouvé que j'avais de bonnes raisons pour porter la guerre au sein de la Russie. Cependant je ne me décidai tout-à-fait qu'en apprenant que l'empereur Alexandre avait dit qu'avant deux ans la Pologne ferait partie des ses États. Je pensai devoir le prévenir. Un homme, qui passe pour s'y connaître, a dit qu'une grande faute que j'avais fait avant de commencer cette guerre, avait décidé de mes armes en Allemagne, c'était, selon lui, de n'avoir pas rétabli le royaume de Pologne sur de fortes bases, en intéressant les puissances voisines à sa conservation par de grands sacrifices faits autre part.

« Quelque spécieux que paraisse ce raisonnement, je n'ai pas cru devoir le faire; et le caractère des Polonais en est la cause.

« Ce peuple naturellement plus léger que le Français, soupirant comme lui l'indépendance et la liberté, ne lui ressemble plus quand il s'agit de persévérance et de ténacité; tout chez lui se fait par enthousiasme et par secousse. Un plan vaste, à la réussite duquel grands et petits doivent nécessairement concourir en dépit des périls et des événements, me parut outre-passer ses forces et ses qualités morales. Je crois ne m'être pas trompé sur son compte, et néanmoins je suis presque certain qu'il m'aurait été plus avantageux d'en faire une forte puissance du second ordre.

« Mon arrivée dans la seconde capitale des Czars se compose d'une succession de faits militaires tels qu'il n'en est pas de semblables dans les annales du monde. L'intrépidité seule de mes troupes pouvait m'y préparer des revers. Il fallait sauter à la bride des

chevaux et au collet des fantassins pour l'empêcher d'avancer. J'ai failli faire décimer quarante-cinq chasseurs pour avoir sabré, sans commandement, un escadron de la garde impériale russe. C'était un véritable scandale de valeur et d'intrépidité, contre un ennemi qui, de son côté, se battait bien ; c'est une justice qu'il faut rendre aux Russes.

« Certains politiques de carrefours ont, de propos délibéré, condamné mon expédition en Russie. Pauvres têtes qui n'ont point vu qu'à Moscou les destinées du monde étaient sur le tapis ! C'était déjà quelque chose que d'avoir engagé un si grand jeu dans l'intérêt des autres hommes. Moi vainqueur, l'antique manière de gouverner les nations était à jamais anéantie, l'univers prenait une autre forme ; moi vaincu, les souverains se retrouvaient en mesure de gouverner les peuples comme par le passé, si toutefois les peuples ne se décidaient à affronter le baïonnettes des souverains. C'était l'ancien régime en présence d'un nouveau. Les éléments ont décidé en faveur de ce dernier.

« La fortune me commandait de mourir à côté de mes soldats en retraite ; l'honneur et l'urgence de sauver l'Empire d'une ruine totale me faisaient une loi de revenir au plus vite à Paris, où je n'arrivai qu'à temps pour intimider les traîtres qui, plus tard, ouvrirent les portes de la capitale aux alliés.

« Si j'étais mort dans la retraite de Moscou, les Bourbons ne régneraient point en France. Après le passage de la Bérésina, l'Empire n'était encore à le merci de personne. Les souverains d'Allemagne, eussent-ils fait à l'instant même cause commune avec les Russes, que les Français pouvaient, en peu de jours, leur opposer une armée respectable sans appeler des secours de l'intérieur. Les nombreuses garnisons retirées des places fortes, et réunies aux braves échappés à la retraite de Moscou, eussent présenté une masse de vieux soldats capable de se maintenir sur le Rhin et de se reporter plus tard en avant. Les forces que je mis sur pied six mois après sont une preuve irrécusable de ce que j'avance.

« Mon nom eût manqué à l'armée ; peut-être était-ce quelque chose ; mais cela n'eût rien décidé, parce que je laissais après moi une foule de bons capitaines, élevés à mon école, et susceptibles de rivaliser les meilleurs généraux ennemis alors en petit nombre.

« Dans cet état de choses et à cette époque les Bourbons n'avaient pas même une lueur d'espérance. Le sol français était non seulement intact, mais de grandes conquêtes en faisaient encore partie. Quelques factions auraient peut-être un moment troublé l'intérieur; mais la régente et mon fils étaient là: vingt-quatre heures leur eussent suffi pour écraser les factieux parce que mon fils avait pour lui l'armée et les quatre cinquièmes de la nation. La régente n'avait-elle pas encore la ressource de restituer l'Italie à son père qui, à ce prix se serait levé contre les ennemis de son petit-fils? Les intérêts de l'Autriche différaient alors de ce qu'ils devinrent deux ans plus tard.

« Les pertes que nous avons faites en Russie se trouvaient presque entièrement réparées. Les sacrifices de la nation avaient été dignes d'elle. Au mois de février, j'étais de nouveau formidable au coeur de l'Allemagne. Là, sans doute, j'aurais ressaisi ma première supériorité, si tous mes ennemis eussent été sur le champ de bataille. Malheureusement j'en avais laissé à Paris, qui pour être moins en évidence n'en étaient que plus dangereux. L'Angleterre qui, pour consommer ma ruine, m'aurait cherché des adversaires dans les entrailles de la terre, soldait des traîtres jusque dans les premiers corps constitués de l'Empire. Je m'en aperçus lors de ma présence au corps législatif.

« L'un d'eux, assis sur les sacs de guinées anglaises, m'attaquant en abus de pouvoir, osa me signaler aux reproches de la nation. Cet homme ne méritait pas moins qu'un cul-de-basse-fosse: ses intentions eussent été bonnes que l'instant choisi pour les proclamer suffisait seul pour le rendre coupable au premier chef.

« Supposé même que mes actions eussent été en sens inverse des constitutions que j'avais juré s, était-ce au moment que j'allais me mettre seul en présence de l'Europe armée qu'il fallait essayer de lui apprendre que je n'avais ni toute l'estime de la nation, ni toute sa confiance? J'en appelle à la politique la plus indulgente: quel souverain en Europe n'aurait point appelé les tribunaux à prononcer sur le crime d'un tel homme? Si j'eusse fait faire bonne justice de ce traître et de cinq à six autres qui ne valaient pas mieux, les Cosaques n'auraient jamais campé dans les Tuileries. Tout acte d'indulgence déplacé est presque toujours plus dangereux qu'un meurtre politique.

« S'il faut en croire des hommes incapables d'apprécier la conduite d'un souverain qui ne veut pas s'exposer à cesser de l'être, j'aurais voulu asservir le corps législatif. Eh bien, non. Quand je lui ai parlé haut, c'est que je m'apercevais qu'il voulait outrepasser ses pouvoirs. J'avais pour en agir ainsi les fautes de la cour en 1789 et la fin tragique du roi de France. L'une et l'autre se sont perdus en ne s'opposant pas de toutes leurs forces à ce que l'Assemblée constituante outre-passât son mandat. Ce fut d'abord de légères usurpations sur les privilèges du monarque; bientôt elle se crut souveraine comme le prince et plus inviolable que lui. Cette grande opinion que l'Assemblée avait d'elle-même était l'unique chose qu'avant tout la cour devait lui enlever. Ce n'était point le marquis de Bressé qu'il fallait lui envoyer, c'était à tous risques et périls des baïonnettes.

« J'ai toujours eu le plus profond mépris pour les raisonnements faits après coup, et, selon moi, c'est en politique ce qu'il y a de plus commun et souvent de plus inutile. Quoi qu'il en soit, j'ai pensé devoir hasarder ce paragraphe. Premièrement parce qu'il est une grande leçon pour les souverains vivants et à naître; en second lieu, parce que du jour où l'Assemblée constituante empiéta sur les privilèges de la couronne, datent les progrès de la révolution; enfin, parce qu'en pareille position j'en aurais tout autrement agi que la cour de France. Ce n'est pas cependant que, de prime-abord, j'eusse fait courir sus aux Bailly, aux La Fayette, aux Mirabeau et autres personnages de l'époque; de tels hommes méritaient bien qu'on s'expliquât avec eux; mais, à coup sûr, j'en aurais fait mes amis ou mes victimes: entre ces deux manières d'opérer il n'y avait pas de milieu.

.....

« Mon départ pour Dresde avait élargi le champ aux machinations secrètes des traîtres cachés dans la capitale et dans quelques autres grandes villes de l'Empire. Bientôt de faux bruits et des nouvelles alarmantes furent semés dans toutes les classes; l'ignorance trompée ou séduite prit rang, sans trop savoir pourquoi, dans les factions ennemies du gouvernement.

« Cet état de choses élevé contre moi, me plaçait entre deux lignes de dangers presque insurmontables, ceux de l'intérieur et

ceux du dehors. L'affaire de Leipsick et notre retraite sur le Rhin mirent le comble à nos infortunes.

« La France fut envahie; cependant rien n'était encore désespéré, et son sol serait devenu le tombeau des armées ennemies, si les Français de 1814 eussent été seulement les Français de 1812. Mais la trahison y avait pourvu. Les partis s'étaient formés sous l'influence des différents chefs; l'irrésolution, l'inquiétude étaient passées des citoyens dans les corps administratifs; de là l'homicide indolence dans le service des armées, la mollesse des maires et des préfets à la recruter. Le gouvernement frappé de stupeur ne savait ni ce qu'il faisait ni ce qu'il avait à faire; Savary voyait beaucoup de méfaits, et ne sévissait pas; l'armée seule faisait bien son devoir. Ces pelotons de guerriers dont la valeur et la patience tenaient du prodige, luttèrent alors contre un million d'hommes. La campagne de 1814 est le chef-d'œuvre du genre: moins rompu que je ne l'étais aux combats, tout autre général en aurait fait, ainsi que moi, une campagne immortelle. Pouvait-on faire autrement que de grandes choses avec des soldats qui ne comptaient ni le nombre des ennemis, ni la fatigue, ni la faim, ni les revers, ni la mort?

« On se trompe si on croit que, par pur entêtement, je rejetai la paix à Châtillon. Je n'avais que de trop puissants motifs pour la refuser. Des dépêches, enlevées trois mois avant à Meissenheim dans le Hunds-Ruck, m'avaient donné la mesure des outrages qui m'étaient réservés, si, après avoir subi le joug, je n'étais de force à lutter contre l'une des trois premières puissances du nord, que l'Angleterre aurait protégée de son or.

« Vainqueur de l'Europe depuis quinze ans, depuis dix j'avais l'honneur de tenir le sceptre d'une grande nation; et mon épouse était la fille des rois. Était-ce avec tous ces titres que je pouvais accepter la honte et l'infamie? Je n'y ai jamais pensé et l'histoire m'en tiendra compte.

« Et les alliés aussi avaient leurs raisons pour m'offrir la paix à Châtillon. Plus ils avançaient en France et plus ils craignaient de ne pouvoir en sortir; ils en croyaient le sol hérissé de fer et toujours prêt à se couvrir de soldats. Le sort de mes troupes en Espagne les épouvantait, aussi ne marchaient-ils qu'en tremblant et avec les plus grandes précautions. Ils suivaient en cela les in-

structions de Bernadotte, qui, si elles eussent toujours été constamment suivies, m'auraient donné le temps d'anéantir les alliés. Ce n'est pas que les avis de Bernadotte ne fussent très-sages, mais ils étaient hors de saison, parce que les Français n'étaient plus ce qu'il les avait laissés. Voici un extrait de ces mêmes instructions.

.....

.....

La prudence et la modération doivent autant que la force diriger les opérations des souverains alliés sur le territoire français. Il faudra le moins possible en exaspérer les habitants. Quoique peu sujets à se laisser prendre au désespoir, si par suite de mauvais traitements ils en étaient atteints, les armées de leurs Majestés auraient beaucoup à souffrir. Si les ennemis, que Napoléon a dans l'intérieur, ne mettent à profit les circonstances pour lui aliéner les cœurs, il pourrait se faire qu'il se fit suivre par de nombreux bataillons. Quelque peu nombreuse, cependant, que soit l'armée qu'il commandera, les souverains alliés n'oublieront pas de se tenir constamment en garde contre la hardiesse et le désespoir de ses manœuvres.

.....

(Extrait de la note remise par Bernadotte, prince de Suède, à leurs Majestés les Souverains Alliés, le 13 décembre 1813).

« En m'offrant la paix à Châtillon, les alliés, peu sûrs encore du terrain, n'avaient d'autre but que de se donner une année pour l'étudier et de revenir ensuite compléter ma ruine. J'avai leur secret, je voulus en finir tout de suite, et cela d'autant mieux, que je me croyais encore les moyens de m'en retirer avec honneur. En effet, quoiqu'on s'obstine à le nier, j'étais à la veille de donner au monde le spectacle d'une seule puissance anéantissant sur son terrain toutes les armées de l'Europe. J'étais parvenu, par des manœuvres que les gens du métier peuvent seuls apprécier, à tourner les alliés sur leurs derrières et par leur extrême droite; quelques jours plus tard et leurs communications étaient interceptées; toutes les garnisons du Nord allaient recevoir le jour et l'heure de faire

un mouvement général tellement coordonné avec ma grande opération, qu'à moins d'un miracle les alliés ne pouvaient m'échapper : ajoutons à cela qu'un grand mouvement devait s'opérer dans une partie de la Champagne et de la Lorraine, mouvement qui, dans la position où l'ennemi se serait trouvé, m'aurait valu une armée.

« Qui croirait maintenant que l'homme qui avait combiné et mis en présence toutes les parties de cette grande manoeuvre, n'en vit pas l'exécution par sa propre faute ? C'est cependant ce qui est avéré.

« Sans besoin politique, et seulement pour tranquilliser l'Impératrice, je lui dépêchai un courrier porteur d'un plan détaillé de toutes les opérations que j'allais commander. Malheureusement ce courrier fut pris et avec lui toutes ses dépêches. Ce malheur me coûte un trône.

« Les alliés, épouvantés de leur situation, agitaient de se mettre en retraite, lorsque M. Pozzo-di-Borgo ouvrit l'avis de marcher à l'instant même sur Paris. Il en fut cru ; les alliés furent sauvés, et mes espérances anéanties.

« Je ne comptais point sur la capitale pour soutenir un siège, et, certes, j'eusse été le premier à m'y opposer. Il n'appartient qu'aux habitants mêmes d'une cité d'appeler dans leurs foyers des calamités semblables à celles qui désolèrent l'héroïque Sarragosse. Néanmoins il ne me vint jamais dans l'idée que Paris ouvrirait ses portes avant d'être bien certain que je ne pouvais plus le secourir.

« Mon premier mouvement fut de l'accuser, mais je ne tardai guère à lui rendre justice. Le maréchal Ney me fit un ample détail de nombreuses perfidies mises en oeuvre pour enchaîner le courage de la population parisienne, rendre nul et malheureux celui des troupes qui se battaient à l'extérieur, et sauver aux alliés les suites de ma présence à la tête des intrépides soldats, que j'ameuais au secours de leurs concitoyens.

« Je comptai trop sur l'enthousiasme que pouvait inspirer à la capitale la présence de mon épouse et de mon fils. L'Impératrice était trop jeune encore, et pas assez brisée aux affaires, pour suppléer par sa propre énergie à la mollesse de ses conseils et à l'incertitude des autorités. En lui donnant mon frère pour second, je n'avais pas assez réfléchi que l'homme, qui ne sut rien faire pour se conserver un trône, ne serait pas plus habile à défendre une cité.

« Surveiller les factieux et les réprimer, s'entourer d'hommes non moins sensés que braves, donner l'exemple en payant de sa personne, mettre à profit toutes les bonnes volontés, soutenir tous les enthousiasmes et réveiller dans tous les coeurs les sentiments généreux, voilà les instructions que je lui avais laissées en partant: comment les suivit-il? il prit la fuite au moment du danger. Vous ne pouvez quitter Paris, lui fit dire Joséphine, avant de savoir si l'Empereur ne marche point à son secours. Si Joséphine eût été la mère de mon fils, la France aurait eu le spectacle d'une autre Marguerite d'Anjou.

« Le duc de Raguse fut-il ou ne fut-il pas un traître à mon égard? L'intérêt de sa patrie lui commandait-il ce qu'il a fait, ou pouvait-il faire mieux? Voilà ce que je me suis toujours demandé sans jamais pouvoir m'en rendre compte. Cependant, si, au 20 mars, je l'eusse rencontré dans nos rangs, la question était décidée en sa faveur; sa fuite seule l'a porté sur la liste des proscrits.

« Si Talleyrand de Périgord fut compris dans la même liste, ce n'est pas pour avoir le premier proposé aux souverains alliés de rappeler les Bourbons; ses fautes dataient de plus loin. En insistant pour que l'on ne traitât plus avec ma famille, il se donnait gratis un petit air de méchanceté. Du moment où le trône m'était enlevé, la question se trouvait décidée; personne de ma famille ne pouvait plus régner en France, mon fils encore moins qu'un autre, ou mon exil n'eût été qu'illusoire.

« Quelque longue qu'ait été la carrière politique de l'ancien évêque d'Autun, elle fut plus bruyante que méritante, plus ambitieuse qu'utile: l'impartialité tient le crayon.

« Une seule bonne action le recommande à la reconnaissance de son pays; c'est d'avoir décidé les souverains alliés à rappeler les Bourbons. C'était en effet le moyen de parer à bien des malheurs, d'arracher la France aux factions qui pouvaient de nouveau la déchirer, et de mettre un frein aux vues secrètes du cabinet de Berlin, qui n'était que faiblement disposé à respecter l'intégrité de l'ancien territoire français ».

.
.

MON ABDICATION,
MON DÉPART POUR L'ISLE D'ELBE,
MON RETOUR EN FRANCE.

« Il est probable que la postérité s'étonnera de ce que j'ai désarmé sitôt après la capitulation de Paris. Ce revers, quelque grand qu'il fût, ne me faisait point une loi de souscrire à ma retraite dans l'île d'Elbe. Il me restait des ressources immenses. Libre encore de tirer un bon parti de l'armée d'Italie, de rappeler une foule de garnisons, de ramasser les débris des troupes qui avaient défendu la capitale, je pouvais réunir le tout au corps d'armée que je commandais, ce qui m'aurait fait au moins cent quarante mille hommes, qui auraient préféré la mort à la honte de m'abandonner. Avec ses forces il était prouvé que je pouvais tenir la campagne, fatiguer les alliés, et les amener à meilleure composition. Si je n'eusse pensé qu'à moi, j'aurais usé, jusqu'à la dernière, mes nombreuses ressources. Mais cette France, qui me fut toujours si chère, à qui je devais tant, était là, sous mes yeux, palpitante de malheurs et de souffrances. Les alliés avaient déclaré qu'à moi seul ils faisaient la guerre ; c'en était assez ; je souscrivis généreusement à ce qu'il ne fût pas versé de sang pour ma cause : il n'appartient point à la malice des hommes de m'enlever la gloire de ce grand sacrifice. Nos neveux diront qu'il fut volontaire, qu'il me restait de grands moyens pour ne pas le faire, qu'il me fut enfin arraché par l'amour que je portais au grand peuple qui m'avait couronné.

« Je voulus bien signer une abdication qui dans le fait n'était qu'une momerie. Je me retirai dans l'île d'Elbe, suivi d'un petit nombre de ces vieux vétérans de gloire dont l'intrépidité avait

mis hors de combat les plus anciens guerriers de l'Europe et du Nil.

« Si les calomnies politiques étaient un crime aux yeux de l'Éternel, nul souverain ne trouverait grâce.

« Les souverains alliés ont publié que j'avais rompu mon ban; mais ils n'ont pas dit qu'eux-mêmes m'avaient forcé à le rompre. A peine étais-je dans mon exil que le prince E.... me fit savoir que la Prusse et l'Angleterre négociaient mon transport sur de lointains rivages. C'était une horreur; je pensai aux moyens de m'y soustraire. Les fautes en tous genres que faisaient alors les ministres de Louis XVIII et leurs créatures me servirent merveilleusement; ce fut la planche qui me conduisit sans obstacles à Paris.

« Mon retour en France fit un plaisir indicible au ministère anglais. Les lords Cathcart et Londondery s'en félicitèrent mutuellement; cela devait être. Ils y voyaient un nouveau moyen de tourmenter la France et de lui enlever les restes de ce que la victoire lui avait acquis.

« J'ignore au juste quel genre de malheurs me préparaient les puissances alliées, si je n'avais quitté l'île d'Elbe. Mais ce que je puis assurer, c'est que des tribulations sans nombre, m'attendaient à Paris (1). Ce n'était plus par les constitutions de l'Empire qu'une classe d'hommes voulait bien me permettre de régner. A leurs paroles, à leur maintien, je m'aperçus que dans l'exilé de l'île d'Elbe, ils ne voyaient plus l'homme du 18 brumaire et le vainqueur d'Austerlitz. J'étais indigné; mais je pris assez sur moi-même pour n'en rien témoigner. Il fallait avant tout que je visse le mode de gouvernement qu'ils voulaient m'imposer. On vint enfin m'en donner communication; c'était à la fois du jacobin déguisé et du républicain à découvert. Dans ce char mal construit, le monarque, il est vrai, aurait eu la première place, mais, et quoique chargé de toute la responsabilité, d'autres que lui auraient tenu les rênes. Je m'en expliquai franchement avec M. Benjamin Constant, que je croyais

(1) Tout ce passage est écrit de la main de Napoléon; mais à en juger seulement aux différentes sortes d'encre dont il s'est servi, il est aisé de voir que l'ouvrage avait été long-temps, et à diverses reprises mis sur le métier.

plus enclin à tracer de justes limites entre le pouvoir du prince et les droits du peuple. Je trouvai M. le conseiller raisonneur, verbeux, et suffisamment prononcé. Mécontent de tous, parce que je voulais être monarque de droit et de fait, je tranchai la question en donnant mon acte additionnel; c'est un service que j'ai rendu à la France et aux Bourbons. Si j'eusse souscrit à ce qu'on voulait de moi, vieux révolutionnaires seraient sortis de terre, se seraient ancrés sur le sol, et la seconde restauration aurait été beaucoup plus orageuse. »

.
.

WATERLOO.

MA RETRAITE SUR LE BELLÉROPHON.

« Sous différents rapports, je n'étais plus le même homme. De secrets chagrins en tous genres portaient à plomb sur l'énergie de mon caractère. Ne voir plus les Français marcher sous les mêmes enseignes contristait doucement mon âme. Lorsque ma pensée s'arrêtait sur l'avenir, je ne le préjugeais pas, mais il m'était impossible de lui sourire. Quoique de force à soutenir le plus grand revers, je ne pouvais penser sans frémir, que d'un moment à l'autre le destin pouvait mettre entre mon fils et moi une barrière éternelle. J'étais d'autant plus à plaindre qu'il me fallait dévorer mes peines en silence. Le peuple et l'armée, mes amis et mes ennemis, ne devaient point lire au fond de mon cœur. Sur des charbons, je devais paraître à tout le monde reposer sur un lit de roses.

« Je commençai la campagne par des succès; l'inconcevable bataille de Waterloo m'enleva tout, hors ce qu'il n'est pas permis aux hommes de m'enlever, ce que j'ai fait de grand, ce que j'ai bien fait.

« Si je n'étais ennemi du fatalisme, je croirais que Waterloo était écrit de toute éternité à l'avantage des Anglais et des Prussiens. Nous avons commencé l'affaire en guerriers accoutumés à vaincre, et moitié de nous autres nous l'avons terminée en miliciens qui pour la première fois voient le feu. Je vivrais des siècles, qu'en parlant de Waterloo je n'en dirais pas autre chose.

« Wellington, dans cette journée, est passé d'une extrémité à l'autre. Il avait posté son armée de manière à la faire écraser jusqu'au dernier soldat. Le maréchal Ney, qui s'en aperçut tout de suite, me dit que probablement le général anglais avait parié à Londres qu'il se ferait battre au Mont-Saint-Jean. Les Prussiens arrivèrent et les choses ne furent plus les mêmes. Les

alliés remportèrent une victoire complète. En fait de gloire facile le général anglais n'eut rien à désirer. Les Prussiens lui signèrent un brevet de grand capitaine ; il ne lui reste plus qu'à faire ses preuves. On doit d'autant mieux m'en croire, que j'aimai toujours à rendre justice aux généraux qui se mesurèrent avec moi.

« Ma vie politique venait de se terminer à Waterloo. Des gens sûrs de n'éprouver aucun obstacle s'offrirent à me conduire en Amérique. Je pris trois jours pour me décider.

« Outre l'extrême répugnance que j'éprouvais à promener mes infortunes dans le Nouveau-Monde, j'attendais certaines dépêches bien capables de fixer mes irrésolutions. Elles arrivèrent enfin ces dépêches et c'est à leur contenu que je dois de m'être abandonné à la loyauté supposée du gouvernement britannique. Loin de moi d'accuser la personne qui crut devoir me diriger sur ce point, ce qu'elle n'aurait point fait, si elle n'avait eu parole d'un auguste personnage, que, par ce moyen, elle me fixerait sur le continent. Trompée dans son attente et victime de la perfidie des cours, il ne lui reste que la conviction d'avoir fait involontairement mon malheur.

« Le capitaine Maitland, commandant le Bellérophon, m'aurait appris que son gouvernement, au mépris des lois humaines et divines, me reléguait au milieu de l'Océan, que j'eusse été bien loin de prévoir les traitements qui m'y attendaient. Ils ont à jamais noté d'infamie, non le peuple anglais, mais son gouvernement. Hudson Lowe mérite autre chose que d'être gouverneur d'une île. C'est un homme qui se tirerait les chairs s'il ne pouvait tourmenter les autres. Le plus cruel des supplices c'eût été de me contraindre à en faire ma société ; c'est alors que j'aurais taché ma vie par un suicide.

« Quelque vexatoire cependant qu'ait été la conduite de l'Angleterre à mon égard, au moins ne peut-elle vanter d'avoir fait mollir mon courage, et encore moins de m'avoir arraché une bassesse. Sur le rocher de Sainte-Hélène comme aux Tuileries, les Français m'eurent avoué pour l'homme que quinze ans plus tôt ils avaient chargé de leurs destinées. Mais il me reste à faire à mon siècle et à la postérité une déclaration qui me remplit de joie, aussi la ferai-je d'abondance de coeur.

« Si j'ai déployé dans le malheur une fermeté rare, une constance supérieure aux méchancetés de mes oppresseurs, ces grandes qualités je ne les ai pas uniquement puisées dans la force de mon caractère: et l'amitié aussi fut pour quelque chose dans le stoïcisme dont j'ai fait preuve!

« Bertrand, les Montholon, Las Cases, Gourgaud, Marchand, généralement enfin tous ceux qui m'ont suivi sur la roche d'exil, que n'ont-ils pas fait pour m'en rendre le séjour plus supportable! Que n'ont-ils pas imaginé pour étendre sur mes infortunes le voile de l'espérance! Ils ne m'abusaient pas toujours; mais de temps à autre je me délectais dans les douces erreurs qu'ils m'avaient créées. C'était autant d'heureux moments pris sur la masse de mes chagrins. Qui les récompensera, ces héros de la fidélité? les hommes; j'en doute. Mon épouse ou mon fils; leur en laissera-t-on le pouvoir? C'est donc à celui qui régit les mondes qu'il faut léguer cette tâche sacrée: s'il est ce que j'aime à le croire, le dévouement incomparable de mes généreux amis recevra une récompense incomparable. »

PIÈCES ISOLÉES
ET ANECDOTES.

Nous ignorons l'usage que Bonaparte voulait faire de ces différents morceaux, tous plus ou moins intéressants. Rien ne nous empêchait d'en faire entrer une bonne partie dans l'opuscule précédent: mai comme ces morceaux formaient un léger cahier au dos duquel était écrit: *à revoir*, nous avons pensé que les donner ici séparément, serait entrer dans les intentions de celui qui les écrivit ou les dicta.

« Je pense qu'il est beaucoup plus sage de mépriser certains jugements portés par certains hommes, que de s'appliquer à en démontrer l'inconséquence et la versatilité.

« Si ceux qui ne sont plus, raisonnent de ce qui se passe sur notre petit tas de boue, feu Guillaume III, roi d'Angleterre, doit bien se moquer des intrigants et des sots, qui m'ont mis au rang des usurpateurs.

« Guillaume III, stathouder de Hollande, gendre de Jacques II roi d'Angleterre et son bienfaiteur, passe la mer, se met à la tête d'une armée rebelle à son souverain légitime, et, sans le moindre droit au trône, en précipite son infortuné beau-père, le contraint à mourir ignoré dans une petite ville de France, et s'il ne fait tomber sur l'échafaud la tête de l'héritier légitime, fils de ce malheureux roi, c'est que le jeune prince lui échappe; un arrêt du parlement l'avait déclaré coupable de haute trahison.

« L'histoire, juge suprême des rois qui ne sont plus, a-t-elle mis Guillaume III au rang des usurpateurs? Non. Les Anglais l'ont-ils ainsi nommé? Non, car ils le placent parmi leurs rois les plus habiles. Vécut-il sous le poids de cette domination? ce fut tout le contraire: craint et redouté, il fut l'allié de tous les souverains de l'Europe qu'il souleva contre Louis XIV; grand général, quoi-

qu'il ait perdu plusieurs batailles, il commanda leurs armées et mourut paisiblement après un règne de quatorze ans.

« Examinons si, comme Guillaume III, j'ai détrôné mon souverain et porté un arrêt de mort contre l'héritier présomptif du trône.

« La France déchirée à l'intérieur, vaincue au dehors, expirante sous un gouvernement méprisé, était devenue la risée de l'Europe, jusqu'à ce qu'elle en devint la proie. Une bonne tête et une bonne épée pouvaient seules la tirer de l'abîme. J'avais fait mes preuves; on me propose cette noble tâche; je l'accepte et l'ébauche à Saint-Cloud. Un poste éminent devient la récompense de mon zèle. Que fais-je alors de mon pouvoir et de mes moyens? Je m'applique à calmer les hommes, à dissoudre les factions, à éteindre les haines, à briser les échafauds, à faire descendre enfin la paix et l'oubli dans tous les coeurs. Mes efforts sont couronnés de succès complets; l'effervescence révolutionnaire s'affaiblit, les esprits se rapprochent, la hache des bourreaux se repose, l'espoir d'un plus doux avenir reconforte les gens de bien, et l'Europe étonnée se demande par quel enchantement s'est opérée cette métamorphose. Est-ce tout? non: il manquait à ce grand oeuvre des triomphes militaires. Depuis quelque temps nos armées avaient perdu leur supériorité et dévoré de nombreux affronts. Il était de toute nécessité de reconquérir l'une et d'effacer les autres. L'Autriche levait une tête altière et menaçante, il fallait la lui faire baisser; bientôt je suis au milieu des troupes, je rencontre les phalanges ennemies à Marengo, mon armée les écrase; deux années de fautes et de malheurs sont réparées en un jour, et la France, naguère menacée, se trouve en mesure d'imposer des lois à qui voudrait lui en dicter.

« Le système consulaire n'était qu'un contrat de circonstances que la mort d'un seul homme pouvait invalider, mais il avait un grand mérite celui de préparer les esprits à quelque chose de stable. En effet, les Français, qui avaient eu le temps de réfléchir, pensèrent qu'un gouvernement qui ne repose pas sur des bases immuables est en sens inverse des intérêts d'une grande nation: de là l'idée de se mettre sous la sauve-garde d'une monarchie tempérée héréditaire, sanctionnant tous les droits que le peuple avait acquis par quinze années de sacrifices. Il ne s'agissait plus que de trouver

l'homme à la sagesse duquel on pût confier hardiment l'exécution de cette nouvelle charte. Il fallait qu'en lui se trouvassent tous les genres de garanties.

« La famille des Bourbons, depuis longtemps absente, était à cette époque, plus que jamais, proscrite par les intérêts nés de la révolution : aussi ne fut-il pas question de l'appeler à concourir au nouvel ordre de choses, et même quiconque en eût parlé, eût payé de sa tête cette proposition.

« L'homme réclamé par le nouveau pacte devait ne dater que de la révolution, afin qu'il pût en accepter toutes les conséquences.

« Cette qualité se trouvait en moi au degré requis. La France reconnaissante y ajouta le repos que je lui avais rendu, et la masse de gloire dont l'armée sous mes ordres l'avait environnée. Ce furent là tous mes titres ; ils en valaient bien d'autres dans un moment où personne en France ne pouvait en contester la solidité. Je reçus le sceptre.

« Ce magnifique présent d'une nation non moins grande que généreuse agrandit mon âme et mes pensées. J'embrassai toutes les parties du gouvernement ; je leur donnai des bases fixes ; je fis travailler à des codes ; à ma voix les beaux-arts se ranimèrent, l'industrie fut encouragée, le commerce encouragé, des canaux s'ouvrirent de toutes parts, de grandes routes de tous côtés, et de monuments, non moins somptueux qu'utiles, sortirent de terre sur tous les points.

« Un grand projet m'occupait nuit et jour, celui d'inscrire le peuple français à la tête des premiers peuples du monde, et ce qui valait autant, je voulais lui assurer, pour des siècles, cette suprématie non moins glorieuse qu'utile. Des guerres s'ensuivirent. Les armées françaises à mes ordres plantèrent leurs aigles dans toutes les capitales de l'Europe, et le monde, stupéfait de ces prodiges, se demandait où s'arrêteraient les destinées de la grande nation. Voilà ce que j'ai fait ; voilà ma vie : je la livre à tous les hommes, du jour où ils voudront n'être que justes. Je la livre au Roi de France, plus intéressé que personne à me juger sévèrement ; j'en serai jugé avec plus d'équité parce qu'il est le plus honnête homme de son royaume et que les petites passions ne sont pas de son rang. Ma chute aussi ne serai jamais réputée la conséquence

de mes oeuvres; l'univers est là pour dire que des forces décuples et de grandes perfidies l'ont seules opérée.

« Maintenant, mettant en parallèle ce qu'a fait Guillaume III pour arriver à la couronne d'Angleterre, et les événements qui m'ont porté au trône de France, ce qu'il a fait comme Roi, ce que j'ai fait comme Empereur, j'aime à penser que si l'histoire et ses sujets ne le qualifièrent jamais d'usurpateur, mes contemporains et la postérité pourront encore bien moins me donner cette dénomination. S'il en était autrement, je répéterais cette vérité d'un ancien: MALHEUR AUX VAINCUS! »

.
.



SUR FOUCHÉ.

« Fouché est un monstre en politique, mais un monstre à considérer, à étudier, à rechercher, précieux même dans les circonstances difficiles. Son âme est dans un étui d'airain dont les plus doux sentiments de l'humanité n'ont jamais eu le secret. Son cœur est du diamant. Tout le temps qu'il m'a vu supérieur il m'a donné par-ci par-là d'excellents conseils et rendu d'éminents services. Son abord et ses discours étaient le thermomètre de mes prospérités et de l'état de mes affaires; honnête et mesuré quand elles étaient brillantes, brusque et tranchant lorsqu'elles empiraient, je ne m'y trompai jamais quoiqu'il ne s'en doutât pas. Il n'est pas d'homme en France qui se soit plus strictement appliqué *le primo mihi*; mais c'était avec un machiavelisme si habilement déguisé qu'il était à peine possible de s'en apercevoir, même après coup. Il suivait mes destinées à la piste; sitôt qu'il les vit désespérées il travailla pour lui et me trahit, sans néanmoins qu'on puisse trop le lui prouver. La patrie avant tout, s'écriait-il. Nous nous sommes constamment détestés en secret et rapprochés dans le cabinet. D'où partait cette haine? De ce que nous croyons nous bien connaître l'un et l'autre. Il avait les dispositions naturellement tyranniques et il me haïssait comme despote ou visant à le devenir. Il se trompait; je n'étais pas despote, je n'étais que ferme; et lui, si la fortune l'avait aussi bien servi que moi, c'eût été le tyran le plus sombre, le plus sévère, le moins accessible. C'est le seul homme duquel je puis dire, son cœur est dans sa tête, et c'est un éloge en politique. Je l'ai disgracié plusieurs fois, j'ai même pensé à lui faire pis, et cependant je ne me suis point connu un homme d'État qui lui fût supérieur. Je suis encore le seul qui ai pu le bien apprécier, parce qu'avec moi seul il était forcé de mettre tous ses moyens, toutes ses facultés en évidence. Moins brillant que Talleyrand, moins politiquement famé au dehors, il a plus de res-

sources en réserve, plus d'art caché pour arriver à un but difficile. Son nom en France se trouvait rarement dans les bouches de la population, et cependant, lors de l'expédition des Anglais à Flessingue, que d'activité, que de promptitude dans ses moyens de défense ! Un simple appel aux Français lui amena deux cent mille hommes, et l'ennemi fut contraint de se rembarquer. C'est l'action la plus glorieuse de sa vie politique. Si je ne le chargeai jamais de mission près les cours étrangères, c'est que, l'ayant plus d'une fois offensé, je voulais l'avoir sous mes yeux ; on s'en étonnait, je m'excusais sur son vote. Une qualité bien précieuse encore dans le duc d'Otrante, qualité qu'il possède au suprême degré, c'est l'art si rare, si nécessaire de se descendre, par la pensée, dans le cœur des individus que la politique lui amène, et de s'approprier ainsi leurs plus secrets desseins, et cela sans se livrer le moins du monde. A lui la palme dans le secret de vous donner une réponse positive qui n'était cela qu'autant qu'il le voulait bien.

« J'aurais dû, dans les derniers temps, le faire pendre et le faire enterrer avec les plus grands honneurs : c'eût été lui rendre justice. Dire de lui que c'est un caméléon, c'est prouver qu'on ne le connaît pas. Suivant Buffon, le caméléon, changé de couleur, n'a plus rien de sa primitive. Fouché, changeant de couleur suivant les circonstances, conserve toujours des fortes nuances de sa couleur première. Son mémoire au roi, en 1815, est passablement marqué au coin d'un ministre de la république. Ce n'est pas que ce mémoire ne soit bien pensé ; j'avoue au contraire qu'il présentait de grandes vues et d'excellents conseils. Je n'en dis pas tout le bien que j'en pense, parce que je ne puis lui pardonner son paragraphe concernant les provinces de l'Est (1). Quoique ce qu'il en

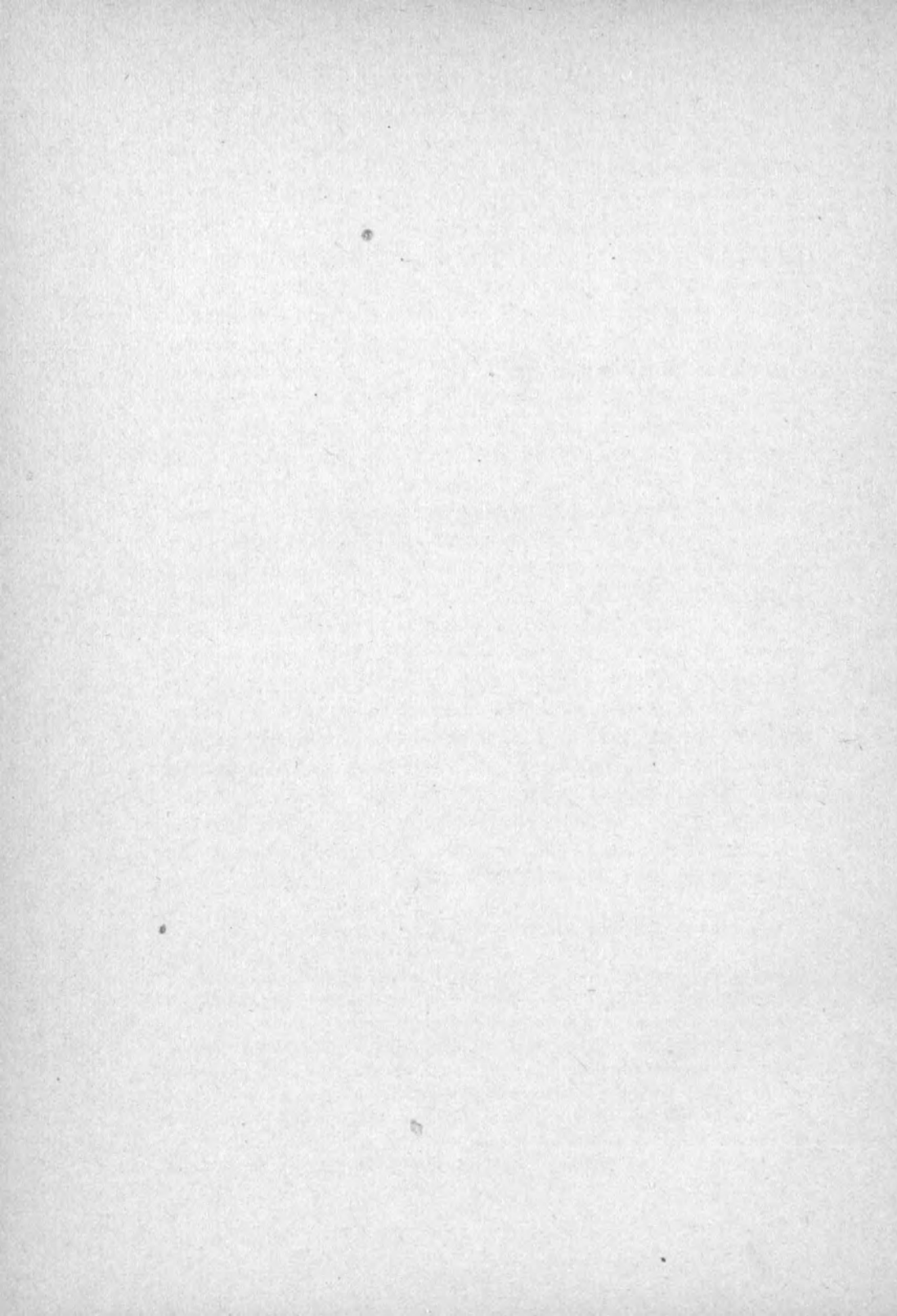
(1) Ce paragraphe, dont parle Bonaparte, est probablement celui qui se trouve ainsi conçu dans le mémoire.

« Du côté de l'Est, l'Alsace, la Lorraine, les Trois-Évêchés, Les Ardennes, la Champagne, la Bourgogne, la Franche-Comté et le Dauphiné, offrent une autre espèce de danger, une opposition morale à la dynastie royale y est presque généralement établie. Envahis deux fois par l'Étranger, ces départements ont plus souffert que les autres. Ils avaient plutôt gagné que perdu par le système continental. La quantité de leurs domaines nationaux leur fait craindre davantage les prétentions de leurs anciens possesseurs. C'est aussi dans ces provinces que quelques fautes des ministres du Roi, jugés avec précipitation, avaient excité le plus d'alarmes. C'est là que la guerre a été la plus nationale. »

dit soit éminemment vrai, il devait prévoir les conséquences de ses assertions, et présenter l'esprit de ces provinces sous une toute autre forme. Celle qu'il a choisie est une véritable dénonciation : si les royalistes exagérés l'emportent, et que l'arbitraire exerce ses fureurs dans ces malheureuses contrées, on s'appuiera de ce paragraphe pour tourmenter les habitants, et Dieu sait ce qui peut en arriver. »

.
.





SUR UN MOT
DE MADAME DE STAËL.

« Madame de Staël a dit de moi, croyant me rapetisser, que j'étais l'homme des circonstances. Cela n'est vrai qu'à demi; car, si les circonstances m'ont créé, je me suis, en revanche, créé une foule de circonstances, et cela n'est pas donné à tout le monde, même aux personnes de beaucoup d'esprit comme cette dame. Supposons même qu'elle ait dit vrai, elle ne se doute pas qu'en raisonnant ainsi, elle fait de moi le plus bel éloge, éloge dont la postérité appréciera toute la valeur. J'en prends acte, avec d'autant plus de raison, qu'il sort d'une bouche accoutumée à bien dire, et qui, certes, ne fut jamais trop disposée à me rendre justice. L'homme des circonstances...., quelle supériorité elle m'accorde sur les autres hommes! Celui-là, sans doute, n'est pas un homme vulgaire que celui qui s'empare des circonstances et les négocie à son profit. Cinq cent mille Français avec plus de naissance, de fortune et d'amis, se sont trouvés comme moi au milieu des circonstances de la révolution; comment se fait-il que pas un ne s'en soit emparé à ma manière, que pas un ne s'en soit fait une échelle de gloire pour arriver au rang suprême? Nous étions pourtant pétris du même limon. »

.



DES EFFETS DE MA CLÉMENTE.

« Un acte de clémence est pour les rois une mise faite à la loterie; c'est le plus grand des hasards qu'ils y gagnent. J'ai pardonné des princes et des laquais, tous m'ont trahis. De la clémence à la générosité, il n'y a que la main; eh bien! j'ai été généreux, et j'ai fait des ingrats. J'avais conquis deux royaumes, je les ai généreusement rendus à leurs maîtres; j'avais enfermé une armée, j'étais libre de la sabrer ou de la faire prisonnière, je n'en fais rien. Je lui permets au contraire de passer à travers mes postes et de se retirer paisiblement sur son territoire. Qu'en est-il résulté? que le chef de cette armée, et les souverains des deux royaumes conquis et rendus, se sont ligués contre moi, m'ont poursuivi à outrance, avec refus de poser les armes avant de m'avoir ravi le trône et la liberté. J'ai quelque peu mérité mon sort; alors que je les avais à discrétion, je devais les mettre hors d'état de jamais me nuire.

« Un homme, qui, pendant dix ans, brûla devant moi un encens parfois insipide, croupissait dans l'obscurité du barreau. Je l'assieds sur les abeilles; j'attache sur sa poitrine le signe du mérite et de la valeur. Comment s'acquitte-t-il envers moi? il s'écrie: *Chaque fois que je vois sur mon sein ce ruban de l'honneur, je crois y voir une goutte de sang.*

« Si l'impitoyable politique m'a quelque fois contraint à frapper des coupables, jamais on ne m'a vu sévir contre la canaille, j'ai toujours préféré la mépriser (1).

(1) Voici à ce sujet une anecdote assez curieuse. Lors de son retour de l'île d'Elbe, Bonaparte se fit rendre compte des personnes qui s'étaient le plus prononcées contre lui. Fouché lui mit sous les yeux l'Appel aux Français, que M. Martainville avait fait placarder à tous les coins des rues, le 10 ou 12 de mars. « Oh! oh! dit Napoléon, après avoir lu la proclama-

« De ces exemples pris dans le haut rang, si je descends à des exemples pris dans la boue, je n'ai pas plus à me louer des pardons que j'ai accordés. De misérables écrivains m'avaient insulté pour gagner quelques écus; en bonne justice je devais les envoyer aux galères; je n'en ai rien fait; aussi, les destins m'étaient à peine contraires que c'était à qui le mieux me calomnierait.

« Je lègue à mon fils une bien douce conviction que j'emporterai dans la tombe, celle de n'avoir jamais commandé une

tion, c'est tout simplement un appel aux Français à me courir sus et à me mettre à mort. Mais ce Martainville, j'ai vu ce nom-là quelque part; je veux mourir si ce n'est pas le même homme qui, en 1807, m'adressa une ode telle que jamais monarque ou conquérant n'en reçut de pareille, et si je m'en souviens bien, on ne m'y proposait pas moins que d'escalader le ciel et de détrôner Jupiter; on oubliait, il est vrai, de me dire comment il fallait s'y prendre pour arriver jusqu'à lui; à cela près, nous en avons bien ri avec ce pauvre Duroc. En vérité, je serais curieux de savoir si je ne me trompe, et je veux faire chercher l'original manuscrit, si toutefois les dames de l'impératrice n'en ont fait des papillottes. » L'original qui aurait été pièce de conviction ne se trouva pas; et quoique l'ode eût été imprimée dans un roman historique, le nom de l'auteur n'y étant point, Bonaparte crut devoir laisser là ce qu'il appelait une plaisanterie. Quant à la proclamation, il en était autrement. Plusieurs personnes insistaient pour que l'auteur fût mis au pilori. « Fi donc! leur dit Napoléon, ce serait se salir; ne voyez-vous pas que la nature même de son ouvrage l'innocente? Feu le père Duchêne n'a rien fait de mieux; c'est le Marat du royalisme; heureusement que le style atroce n'est plus de mode. »

Quoi qu'en dise Napoléon, si cette ode est bien réellement de M. Martainville, ce qui n'est point encore prouvé, elle ne laisserait pas que de lui faire beaucoup d'honneur sous le rapport.... poétique; aussi, pour que tout le monde soit à portée d'en juger, nous allons la donner ici.

A NAPOLÉON LE GRAND.

Muse, retire-toi; ton abord m'importune.
 Je célèbre un héros maître de la fortune,
 L'orgueil de l'univers:
 Muse, retire-toi; ton secours m'humilie:
 Mais non, reste un moment; écoute, son génie
 A passé dans mes vers.
 Monarques orgueilleux, qui n'osez reconnaître
 Que le Ciel l'a créé pour être votre maître,
 Redoutez son courroux.

vengeance, un acte d'autorité, sans y avoir été plus ou moins contraint par l'intérêt général. Cette assertion, je le sais, me sera contestée. Plus d'une fois les apparences seront contre moi. Quand il s'agit de juger mes semblables, il faudrait, avant tout, connaître les motifs qui nous dirigent, et c'est presque vouloir l'impossible. Cependant, et sous ce rapport, je livre ma vie politique à qui voudra la juger, pourvu qu'il soit homme d'État et homme de bien. Je ne mendie point l'indulgence des hommes, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que j'y ai quelques

Il dit, il part, il tonne : aussi prompt que la foudre
 Vos nombreux escadrons soudain sont dans la poudre
 Et vous à ses genoux.
 Vous êtes pardonnés ; quel bruit ! pourquoi ces armes ?
 Russes, que voulez-vous ? verser encor des larmes ?
 Armements superflus.
 Moins rapide est l'éclair que ne sont vos défaites :
 Du Czar soldats glacés, regagnez vos retraites,
 Et ne paraissez plus.
 Rois qu'il a remplacés, sortez des antres sombres :
 Où le chardon croissait, où regnaient des décombres ;
 Contemplez des palais,
 Et la Seine enchaînée au centre de la terre,
 Roulant aux citadins son onde solitaire
 Qui ne tarit jamais.
 Imprudent ! où vas-tu sur ces rochers de glace ?
 — Que t'importe ? une route est ouverte à leur place ;
 Je puis y voyager :
 — Combien de Rois ?... — Un seul a fait tous ces miracles ;
 Celui qui du Simplon a détruit les obstacles
 Et broyé le rocher.
 Quoi donc ! simple et modeste au sein de la victoire,
 Demi-dieu des humains, veux-tu borner ta gloire
 A nous donner la loi ?
 Élève tes regards au séjour du tonnerre ;
 Jupiter a pâli ; déclare-lui la guerre
 Et son trône est à toi.
 Sitôt que le génie a franchi les limites
 Qu'au pouvoir des humains le Ciel même a prescrites,
 Renaît l'égalité.
 Marche à côté des dieux, leur sagesse profonde
 Ne peut te refuser et le sceptre du monde
 Et l'immortalité.

droits. Empereur et consul j'ai régné quinze ans; quinze ans empereur et consul j'ai vu conspirer contre moi, soit au dehors, soit à l'intérieur. En pareille position ne serait pas clément qui le voudrait.

« Combien de fois, et presque toujours en vain, n'a-t-on pas signalé à mon ressentiment des individus plus ou moins coupables? J'avais, à cet égard, deux ou trois hommes qui, près de moi, voulaient s'en faire mérite et métier; mais voyant que je n'étais pas leur homme (1), ils se sont retirés et d'autres leur ont succédé: il en pullule de ces sortes de gens.

(1) Comme le dit un peu plus haut Bonaparte, bien de gens, à cet égard, ne l'en croiront pas sur parole. Néanmoins, voici deux faits dont l'authenticité ne peut être revuquée, et qui sont assez dans le sens de ses assertions.

En 1809, M. de Ségur fit paraître une très-jolie fable que nous allons donner ici, certains que nous sommes, que le public ne sera point fâché de l'y rencontrer.

L'ENFANT, LE MIROIR ET LA VÉRITÉ.

Un roi voulait punir un sage,
 Pour avoir de sa vanité,
 De ses travers, de sa légèreté,
 Tracé dans un sermon une fidèle image.
 Le sage, cependant, obtient d'être écouté,
 Et voilà quel fut son langage:
 Certain enfant
 Fort laid et fort méchant,
 Dans un miroir vit un jour sa figure;
 Et le miroir, avec sincérité,
 Lui montra sa difformité.
 L'enfant, tout irrité, le brise et se figure
 Qu'il peut, au gré de sa fureur,
 En détruisant l'image effacer sa laideur.
 Mais le cristal d'une onde pure
 Lui montra quelques jours après
 Même laideur et mêmes traits;
 Et ne pouvant détruire la rivière,
 Il dévora sa honte et ses regrets.
 O vous, rois, qui prenez cet enfant pour modèle,
 Si je fus de la vérité,
 Pour vous, un miroir trop fidèle,
 Songez au moins, en punissant mon zèle,
 Que la rivière est la postérité.
 On dit que l'apologue au roi fit tant de honte

.....
 « S'il est vrai, comme cela est à peu près prouvé, qu'un homme seul peut influer sur les destinées des peuples, long-temps après sa mort, la France n'a pas à se plaindre de m'avoir eu pour chef. Sa gloire militaire, à laquelle j'ai concouru comme chef de ses phalanges, se soutiendra sur des siècles. L'intrépidité de ses guerriers pendant les six dernières campagnes a fixé l'opinion sur la somme des résistances qu'elle peut mettre dans la balance des intérêts de

Qu'au philosophe il pardonna,
 Que même il le récompensa
 Mais je veux croire au moins qu'il l'exila;
 Car, sans cela, l'histoire aurait trop l'air d'un conte.

Croirait-on que le Baron de P. ne rougît point de présenter cette fable à Bonaparte comme un trait direct lancé contre lui? Heureusement que Napoléon ne pensa pas de même; car après avoir lu l'oeuvre de M. de Ségur, il ne dit que ces mots, faisant allusion aux trois avant-derniers vers: « Lui pardonner; quoi? le récompenser; de quoi? l'exiler; pourquoi? Le baron déconcerté se retira, persuadé qu'il eût beaucoup mieux fait de ne point montrer cette fable au Monarque.

L'autre anecdote que nous allons citer prouve encore mieux que Bonaparte ne se vengeait pas toujours des injures personnelles; non que nous veuillons dire que cela ne lui soit jamais arrivé; il était homme et puissant. Voici le fait.

Le 12 mars 1811, les élèves d'un des lycées Impériaux reçurent pour sujet de composition le discours de M. de Fontanes à l'Empereur à son retour des dernières campagnes d'Autriche. Ce discours qui commence par ces mots, Sire, l'université, etc., est, comme on le sait, un tissu d'éloges à n'en pas finir.

Un de ces jeunes lycéens, que M. de Chateaubriant nommait à cette époque de jeunes barbares, un de ces écoliers, disons-nous, sitôt après la dictée, et au lieu de traduire l'éloge proposé, quitte son banc et remet à son professeur son cahier sur lequel il avait écrit ces vers de J. Rousseau:

Et je pourrais forcer ma bouche
 A louer un héros farouche
 Né pour le malheur des humains!

Nous ignorons qui voulut perdre ce jeune homme; il n'en est pas moins vrai que Bonaparte fut instruit du fait. Ce jeune homme, demanda-t-il, a-t-il des moyens? promet-il quelque chose? Sur ce qu'on lui assura que c'était un des meilleurs sujets de la classe: — Eh bien! ajouta-t-il, laissez-lui jeter son feu: je lui donnerai une belle épaulette et ce sera un de mes meilleurs officiers.

l'Europe. Aujourd'hui même qu'elle est sans prépondérance apparente, il n'est pas un cabinet sur le continent, sans même en excepter celui de Saint-Petersbourg, qui n'y regarderait à deux fois avant de lui déclarer la guerre. S'ils sont sages, ils n'en jugeront point par les succès qu'ils obtinrent en 1814. La France alors n'était plus cette France formidable, prête à faire des murs de faulx et des baïonettes à l'ennemi qui violerait son territoire. Je savais, et certes je l'aurais prouvé comme autrefois, que les Français unis, serrés et confiants dans leur chef, peuvent en tout temps faire tête à l'Europe conjurée. Mais j'ignorais que cette union si nécessaire, que cette confiance si décisive n'existaient plus à mon retour de l'île d'Elbe; le prince de Bénévent, le duc de d'Alberg et autres y avaient pourvu en faveur de la famille royale. Carnot et Fouché m'en avaient bien dit quelque chose; mais l'un et l'autre à cette époque étaient loin d'avoir toute ma confiance. Je pensais qu'ils mettaient ces obstacles en avant pour se donner du relief et se rendre plus nécessaires.

« Cette méfiance sur la pureté de leurs intentions m'était inspirée par l'accueil bienveillant qu'ils faisaient alors à une classe qui depuis long-temps ne se montrait plus. C'était ces vjeux révolutionnaires que le consulat et l'empire avaient réduit au silence, et qui voulaient mettre à profit les conjonctures, non pas précisément pour m'enlever le sceptre, mais bien pour me l'imposer avec une constitution de leur façon, pacte odieux que je n'aurais accepté que pour saisir au plus vite le pouvoir d'en punir les autres.

« Fouché cependant ne se rebutait point; peut-être même était-il alors de bonne foi. Au commencement d'avril 1815, il me remit, de concert avec Carnot, un rapport circonstancié de l'état des affaires à l'intérieur et à l'étranger. Mieux servi qu'on ne pense, auprès des puissances étrangères, Fouché avait appris que dans le conseil des alliés on était convenu de ne commencer les hostilités qu'à l'instant où les armées des cinq puissances seraient réunies ou à portée de l'être, à moins que je ne me portasse en avant. Si ce fait est vrai, j'ai mal fait de marcher aux frontières, avant d'avoir arrangé tout ce qui pouvait m'inquiéter dans l'intérieur.

« Fouché, se fondant sur la détermination prise dans le conseil des alliés, avait calculé que leurs armées ne pourraient guère agir offensivement qu'au commencement d'août. Je lui objectai qu'il se

trompait. Il me montra sa correspondance, et je fus convaincu que dans tout cela il y avait apparence de raison. Ce fut précisément ce qui me fit agir en sens contraire de ce qu'il me demandait.

« Plus tôt j'arriverai, me disais-je, et moins de forces j'aurai à combattre : marchons sans plus attendre, et culbutons les puissances en détail.

« Ce raisonnement, bien d'autres l'eussent fait en pareille circonstance. La victoire seule pouvait en démontrer la solidité, et la victoire me fut infidèle.

« A mon retour à Paris après la malheureuse affaire de Waterloo, le duc d'Otrante ne craignit point de me dire qu'il en serait arrivé autrement si j'avais suivi le plan tracé au rapport que deux mois avant il avait mis sous mes yeux. Je lui répondis que rien ne prouvait qu'il eût réussi. C'est vrai, me répliqua-t-il, mais je ne vois pas ce que Votre Majesté eût perdu à en faire l'essai.

« Intéressé à ne rien laisser à désirer sur cette particularité de ma vie, et voulant mettre les Français à portée d'apprécier le rapport du duc d'Otrante, en voici un léger extrait : il suffira pour qu'ils puissent en fixer le mérite et la solidité ».

EXTRAIT DU RAPPORT DE FOUCHÉ.

« Votre Majesté n'ignore pas la source où je puise mes nouvelles à l'étranger. Je sais que dans le conseil des alliés il a été convenu de ne point commencer les hostilités avant que les armées des cinq puissances ne soient réunies ou à portée de l'être en peu de temps, à moins que vous ne vous portassiez en avant. Cette résolution laisse trois mois à Votre Majesté pour mettre ordre aux affaires de l'intérieur furieusement dérangées. Le plus important c'est d'essayer, par tous les moyens possibles, à rétablir la tranquillité où elle n'est plus, à rapprocher les esprits, et surtout à recréer l'esprit national, car celui qui fit la gloire des Français est prêt à s'éteindre, s'il ne l'est déjà. Votre Majesté n'ignore pas que la Vendée est le point de mire de toutes les résistances qui s'apprêtent. Les dépêches du duc de Bénévent, saisies sur son courrier, prouvent à Votre Majesté que les principales espérances de la maison de Bourbon se concentrent dans les insurrections de l'Ouest et du Midi. Pour ramener ces provinces, trente à quarante mille hommes suffiront à Votre Majesté, pourvu qu'elle les commande en personne. Sa présence sur les lieux lui vaudra des bataillons; et bien employée, cette même présence peut lui regagner, à peu de choses près, les affections que les agents de la cause royale lui ont aliénées. « La Vendée prise à temps, écrit le général Lamarque, cessera d'être redoutable si on s'en occupe avec de bonnes troupes. En imposer d'abord sera prévenir toute effusion de sang, pardonner ensuite sera mettre un terme à l'insurrection. » Ce conseil est non-seulement d'un homme éclairé, mais encore d'un généreux Français. La Vendée, c'est donc là qu'avant tout Votre Majesté doit marcher. Ce n'est pas qu'il ne faille en même temps fermer le Nord aux armées étrangères. Cent mille hommes peuvent encore s'y diriger sous les ordres de vos plus habiles généraux, et y rester sur la défensive. D'autre part, l'administration de l'intérieur

aurait à redoubler de zèle et d'activité; des autorités bien composées sur tout dans le Midi et l'Ouest, l'expulsion de tous les agents principaux de la cause royale dans ces contrées, le plus souvent de la douceur et des promesses, toujours de la fermeté, rarement des châtimens sévères, célérité dans les opérations et de l'or répandu à propos, conduiront à bien la pacification intérieure, et cela en moins de trois mois. Alors Votre Majesté pourra s'occuper exclusivement de repousser la coalition.

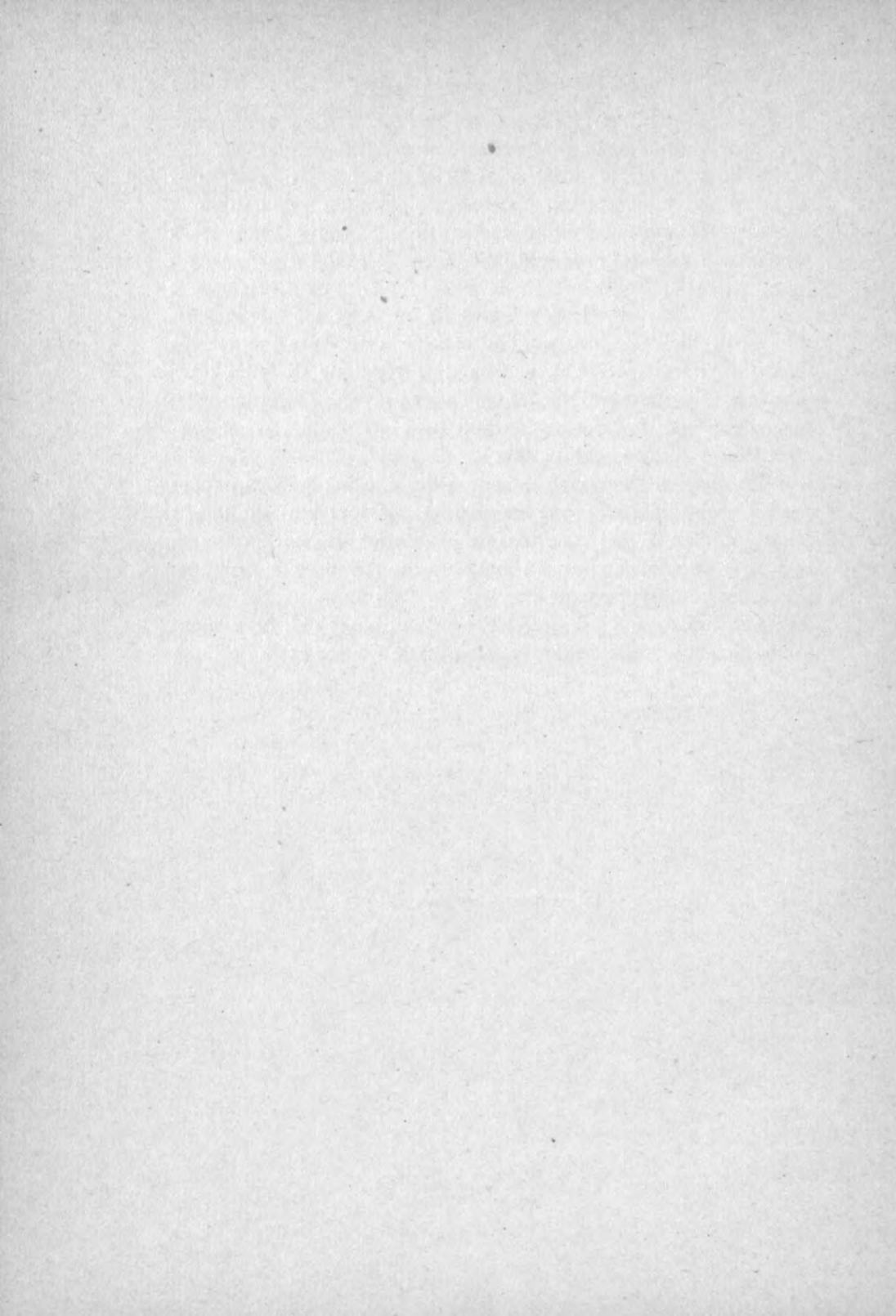
.
.

- Ne se pourrait-il pas aussi, mais ce n'est là qu'une supposition, ne se pourrait-il pas, disons-nous, que les alliés ne vous voyant point entrer sur leur territoire ne se désistassent du projet d'envahir le nôtre? De moindres circonstances ont changé la politique des cabinets.

.
.
« Si, avant la fin de l'année (1) le roi de France n'est point aussi absolu sur son trône que l'empereur Alexandre sur le sien, c'est que Louis XVIII n'a jamais pensé à s'affranchir totalement de la charte qu'il a jurée. Il y a plus de quarante ans que le pouvoir absolu n'a eu si beau jeu. Qu'importe la verbeuse énergie des membres de l'opposition et la ténacité patriotique de leurs journaux, les volontés ministérielles n'en sont pas moins sanctionnées; et quel que soit le secret mécontentement du peuple, il est constant qu'il a donné sa démission.

« Les congrès depuis 1814 étaient des encants publics, où les peuples mis à l'enchère ont été adjugés par lots plus ou moins grands, suivant le plus ou moins de baïonnettes des enchérisseurs. La Russie, comme la mieux en fonds, a eu le royaume de Pologne; Alexandre peut maintenant s'écrier: J'ai mis mon cachet sur la liberté de l'Europe. Si le grand Frédéric et Joseph II. revenaient au monde, ils feraient fusiller les cabinets de Vienne et de Berlin. »

(1) Tout ce passage est sans date.



CHAGRINS DOMESTIQUES

DE BONAPARTE (1).

Napoléon Bonaparte n'est à comparer à personne, ni chez les anciens, ni chez les modernes. Les grands hommes qui ne sont plus, n'ont eu ni le même génie ni les mêmes vices, n'ont fait ni de si grandes actions, ni de si grandes fautes. Mais ce qui le rend unique parmi les êtres créés, c'est que dans le grand rôle qu'il a joué, les pièces, les acteurs et les machines ont été son ouvrage. Alexandre-le-Grand portait un sceptre quand il débuta, Bonaparte une épulette de souslieutenant; aussi l'écrivain le plus impartial sera celui qui dira, comme nous, Napoléon fut un homme à part dans l'histoire du monde.

Pour bien se rendre raison des chagrins dont Bonaparte était secrètement rongé sur le rocher de Sainte-Hélène, il faut se pénétrer de la brillante carrière qu'il avait parcourue, et se placer ensuite près de lui sur une roche isolée au milieu de l'Océan.

Bonaparte avait donné des lois à l'Europe; les souverains l'avaient nommé leur frère; il avait fait et défait des rois; la fille des Césars était devenue son épouse, et ses exploits avaient fatigué la renommée. Il n'était pas donné à un mortel d'atteindre plus haut. Tout-à-coup la fortune l'abandonne et cela devait être, parce qu'il avait voulu lui faire faire l'impossible. Bientôt cet homme, qui de son char de victoire voyait l'Europe à ses genoux, est contraint de se réfugier chez ceux-là même qu'il avait combattus; il comptait sur un ennemi généreux, il se trompe; il trouve chez les Anglais ce que nulle part il n'eût rencontré; enfin un vaisseau le transporte à deux mille lieues du théâtre de ses exploits, et le dépose sur un roc.

(1) Tout ce chapitre est calqué sur les communications qui nous ont été faites par un témoin oculaire et sur des pièces extraites d'un porte-feuille respectable.

Lecteurs, c'est là qu'il faut suivre Napoléon; c'est là qu'il faut se transporter en idée; soupeser la masse des brillantes prospérités qui lui sont ravies et celles des infortunes qui pèsent maintenant sur lui. Il n'a point seulement à gémir sur deux sceptres échappés à ses mains; mais son épouse!... mais son fils, son jeune fils!...

Sur son rocher, sans doute, Bonaparte a déployé la fermeté d'un grand caractère, et constamment il s'est montré supérieur à ses infortunes; mais il était homme, et la nature, qui rarement perd ses droits, le laissait, de temps à autre, s'abandonner à des plaintes que l'instant d'après il eût voulu n'avoir point exprimées. Ce n'est qu'ainsi que ses plus intimes amis ont eu connaissance des peines secrètes qu'il étouffait en silence comme injurieuses à sa gloire et à son rang. Malheureusement les confidences que nous avons reçues à cet égard sont infiniment circonscrites: néanmoins, telles qu'elles sont, elles renferment encore assez d'intérêt pour qu'on nous sache gré de les faire connaître.

Sur la fin de 1817, Bonaparte reçut un exemplaire du livre intitulé: *Manuscrit venu de Sainte-Hélène*. A peine en fut-il possesseur qu'il s'enferma pour le lire. Ici nous laisserons parler la personne qui était à la fois témoin et acteur de cette affaire.

« Nous étions à la fin de septembre; il était à peu près deux heures après midi, lorsque Santiné (1) vint me dire de me rendre auprès de l'Empereur. Je trouvai Napoléon vivement affecté. Voyez, me dit-il en me présentant une brochure, voilà ce qu'en France on a publié sous mon nom, ce qui s'est vendu librement dans toute l'Europe comme étant de moi. Lisez, vous y verrez quelle misérable politique on me prête, quels principes on m'attribue, quels détestables aveux on me fait faire; c'est un ouvrage diabolique rédigé par mes plus mortels ennemis, pour me perdre dans l'esprit des autres souverains et me fermer ainsi tout retour en Europe.

« Je n'eus besoin que de lire une douzaine de pages de la brochure pour assurer l'Empereur qu'il n'était pas en France, en

(1) Santiné (*Santini*), Corse d'origine, attaché à la maison de Bonaparte à Sainte-Hélène.

Europe même, deux hommes qui ne reconnussent sur-le-champ que l'ouvrage n'était ni ne pouvait être de lui. Vous auriez raison, me répondit-il, si mes ennemis étaient moins intéressés à me perdre dans l'opinion. Les Princes mêmes, quoique bien certains que le livre n'est pas de moi, n'y puiseront pas moins un prétexte pour éterniser mes chagrins. »

Il n'est pas de bruits auxquels la mort de Bonaparte n'ait donné lieu. C'est principalement sur les causes qui l'ont produite que l'opinion publique varie le plus. Nous ne nous hasarderons pas à donner notre opinion dans une affaire aussi délicate. Nous nous contenterons de faire connaître certains faits qui, s'ils ne sont pas la cause première du décès de cet homme extraordinaire, n'en étaient pas moins de nature à avancer ses jours, supposé que la politique n'ait point son trépas à se reprocher.

Bonaparte était secrètement rongé de chagrins, rien de plus naturel; mais dans le nombre de ces chagrins, il en était un plus poignant, plus meurtrier que les autres: ce n'était point la perte de son trône, quelque sensible qu'il y fût; ce n'était point son exil au milieu de l'Océan, quels qu'en fussent les incommodités et l'ennui.

Napoléon avait l'intime conviction que l'archiduchesse, son épouse, n'avait jamais essayé de faire pour lui ce qu'en qualité d'épouse et de mère elle eût dû essayer de faire. Cette conviction, qui était son supplice, son ver rongeur, l'a suivi dans la tombe sans qu'il en ait confié directement le secret à ses amis les plus intimes. Quelques propos, que lui arrachait la force des circonstances, fixèrent seuls leur opinion à cet égard: cette particularité de sa vie serait même inconnue encore si la mort n'avait décidé de lui.

Bonaparte, tel était son caractère, qu'il aurait cru se dégrader même aux yeux de son épouse, que de lui avouer qu'il avait besoin de ses services.

En 1814, la comtesse de Saint-Leu, qui avait une partie de ses secrets les plus cachés, lui conseilla de faire intervenir Marie-Louise dans l'amélioration de ses affaires. « Non, madame, lui

répondit-il; l'archiduchesse m'a vu au sommet de la toute-puissance; il ne me convient pas de lui dire aujourd'hui que j'en suis descendu, et encore moins de la prier de me soutenir de son crédit. »

Cette fierté, quoi qu'on en puisse dire, n'était point une fierté déplacée. Une âme commune ne l'eût point eue; chez Napoléon, elle était naturelle. On aurait tort d'inférer de là qu'il méprisait les services que son épouse aurait pu lui rendre auprès de François II. Il en était tout autrement. Il eût voulu que l'archiduchesse l'eût prévenu; que sans exiger de lui l'aveu de sa position, elle eût mis secrètement la main à l'œuvre en lui ménageant des ressources auprès de son père.

Le désir, de voir son épouse s'entremettre entre lui et la cour d'Autriche, date du mois de juin 1813, époque à laquelle l'empereur d'Allemagne se déclara pour la coalition contre son propre gendre. La jeune Impératrice était chez lui, lorsqu'il en reçut la nouvelle.

« Eh bien! madame », dit-il à son épouse en laissant tomber sur elle je ne sais quel regard oblique, « votre père va donc de nouveau marcher contre moi! Grâce au ciel, me voilà seul contre tous; oui, seul, absolument seul! » L'Empereur avait appuyé sur ces derniers mots avec une affectation difficile à définir. L'impératrice en sentit probablement toute l'énergie; ses yeux se remplirent de larmes; elle se leva et rentra chez elle. Caulincourt fit remarquer à l'Empereur que Marie-Luise était prête à verser des pleurs. « Pleurer soulage les dames, » répondit Napoléon; et sur-le-champ il se mit à parler d'autre chose.

Si, après son retour de l'île d'Elbe, Bonaparte eût resté paisible possesseur du trône, les grands personnages qui étaient à Paris lors de sa première reddition aux alliés, auraient sans doute été vertement tancés de la conduite qu'ils avaient tenue. « Ils s'y sont comportés la plupart en gens pour qui les richesses sont tout et l'honneur rien. » Tel est le propos qu'il tint à Carnot au 20 mars. « Comment se fait-il, disait-il encore, que dans le conseil de la régente, il ne se soit pas trouvé un homme de génie, à tête ardente, susceptible de ne point attendre mes ordres pour élever le courage de l'Impératrice à la hauteur des

circonstances? Le moment était suprême. Il fallait inspirer à mon épouse d'être le second tome de Marie-Thérèse. Qui peut calculer l'effet qu'aurait produit ma jeune compagne, parcourant tous les rangs de l'armée de ligne et ceux de l'armée citoyenne, tenant son jeune fils dans ses bras, l'offrant à tous, et se mettant elle et lui sous la protection de leur courage et de leurs baïonnettes! Je connais la nation française; elle n'eût point été moins généreuse que les Hongrois: j'aurais eu le temps d'arriver. Mais dans ces moments décisifs, l'armée seule, qui n'avait pas de trésors à mettre en sûreté, s'est montrée digne de son ancienne réputation. Que ne puis-je écarter de mon souvenir les circonstances de cet événement! chaque fois qu'elles s'y présentent, j'abrège ma vie d'une heure. »

En apprenant qu'à Marseille et autres lieux du Midi, on avait massacré des soldats français, il s'écria comme hors de lui, « Ils étaient sans doute désarmés! » Sur ce qu'on lui dit qu'en effet ils avaient posé les armes en signe de paix, il ajouta: Je le crois bien; autrement leurs assassins n'auraient osé les envisager. » Se retournant ensuite vers les personnes qui étaient présentes « et vous voulez que mon âme ne soit point en deuil! c'est déjà beaucoup que de n'en pas mourir. »

« Ce n'est pas sans efforts, disait-il quelquefois, que je suis parvenu à me calmer sur la foule des ingrats que j'ai faits; cependant il en est cinq en France dont la conduite à mon égard est si noire, que l'horreur qu'ils m'inspirent les rappelle sans cesse à ma pensée. Des souffrances qui me minent, celle-ci n'est pas la moindre. »

« Pour un souverain qui a porté deux couronnes je suis pauvre, Monsieur le comte (1); comme particulier, je serais immensément riche si j'étais de retour en Europe. C'est alors que je consentirais à ne vivre que trois ans pourvu que'il me fût permis de les passer en France comme simple citoyen. Avec quel plaisir je visiterais mes vieux compagnons d'armes! J'irais les chercher à la charrue et dans les ateliers; les deux tiers de ma fortune seraient leur patrimoine. Comment suis-je donc fait? En France je les aimais

(1) Outre que ce passage ne porte point de date, rien n'indique si c'est du comte Las Cases ou du comte de Montholon dont il s'agit ici.

en masse comme d'intrépides guerriers, ici je les chéris, je les plains individuellement. S'il arrive que le chagrin me conduise au tombeau, les malheurs de l'ancienne armée y seront pour quelque chose; ils me font passer de bien mauvaises nuits. »

Voilà, sans doute, des peines bien avérées. Nous en fermons la série par celle qui fit le plus son supplice, parce que la nuit et le jour, à toute heure, à tout moment, l'objet en était présent à sa pensée: c'était le souvenir de son jeune fils.

Toutes les passions de Bonaparte ont toujours été portées chez lui à un plus haut degré que chez les autres hommes; et cela devait être dans un homme qui différait si essentiellement du vulgaire de l'espèce humaine. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait poussé jusqu'à l'enthousiasme l'amour qu'il portait à son fils.

S'il faut en croire les personnes qui l'approchaient à Sainte-Hélène, depuis sept ans son jeune héritier était l'objet de sa sollicitude. « Pour lui seul, disait-il, je suis revenu de l'île d'Elbe; et si je forme encore quelques vœux dans l'exil, c'est encore pour lui. Ne m'abusé-je pas, demandait-il un jour à Madame de Montholon, serait-il vrai que ce rocher, tout affreux qu'il soit, me semblerait l'Elysée si mon fils était à mes côtés? En recevant dans mes bras cet enfant tant de fois demandé au ciel, et qui devait faire toute ma félicité, aurais-je cru qu'un jour il ferait mon supplice? Oui, Madame, chaque jour il me coûte des larmes de sang. Je me figure des horreurs, je ne puis m'en défendre; je vois ou le liquide ou le fruit empoisonné qui va terminer dans les souffrances les jours de ce jeune innocent. Plaignez-moi, Madame, consolez-moi!... »

Quelles ne devaient point être les tortures d'un homme qui s'exprimait ainsi?

Bonaparte n'eut jamais trop d'inclination pour les sciences de pur agrément. Cependant il avait, dans sa jeunesse, composé un poème sur la Corse, dont on trouve quelques extraits dans les annales de l'Europe, recueil allemand. Quoi qu'il en soit, il n'est encore à la connaissance de personne que depuis cette époque il lui soit arrivé d'arranger une rime. Il ne fallait rien moins que la solitude de l'exil et l'idolâtrie qu'il portait à son fils, pour lui inspirer les vers suivants qu'il destinait probablement au portrait de ce jeune enfant, et que néanmoins, on ne sait trop pourquoi, il tint toujours cachés.

AU PORTRAIT DE MON FILS.

« De mon fils bien aimé, délicieuse image!
Ce sont bien là ses traits, sa beauté, sa candeur.
Je ne le verrai plus: sur un plus doux rivage
Ne pourrai-je jamais le presser sur mon coeur?
O mon fils! mon cher fils! qu'aujourd'hui ta présence
A l'auteur de tes jours épargnerait d'ennui!
Sous mes yeux, je verrais s'élever ton enfance;
Plus tard, de mes vieux ans tu deviendrais l'appui.
Près de toi, j'oublierais mes malheurs et ma gloire;
Près de toi, sur ce roc, je me croirais aux cieux;
Dans tes bras, j'oublierais que quinze ans la victoire
Avait placé ton père au rang des demi-dieux (1). »

Ces vers seuls valent un commentaire sur les chagrins dont Bonaparte était dévoré.

(1) Nous donnons ici les variantes de ces vers, parce que dans les deux originaux que nous avons sous les yeux, rien n'indique la composition que Bonaparte aurait préférée.

« De mon jeune héritier, délicieuse image!
Oui, voila bien ses traits, son aimable candeur.
Il ne vit plus pour moi; sur cet affreux rivage
Il ne viendra jamais s'appuyer sur mon coeur.
O mon sang! ô mon fils! que ta douce présence
A ton malheureux père épargnerait d'ennui!
Doucement je verrais s'élever ton enfance;
A mes vieux ans plus tard tu servirais d'appui.
Seul, tu me tiendrais lieu de couronne et de gloire.
Avec toi, sur ce roc, je serais dans les cieux;
T'embrassant, j'oublierais que vingt ans la victoire
M'avait mis en Europe au rang des demi-dieux. »

« Cet aperçu des peines de toutes espèces auxquelles Napoléon se trouvait en proie et dont l'excès seul lui arracha l'aveu, peut donner une idée de celles qu'il eut la force de concentrer dans son âme. C'est en y suppléant par la pensée, qu'il est permis d'avancer que cette masse de chagrins, qui pesait avec tant de force sur son existence, peut naturellement en avoir avancé le terme, si toutefois elle n'en est pas la première et l'unique cause. Le temps dont la main de fer déchire ordinairement tous les voiles, pourrait bien dans cette occasion demeurer en défaut, et laisser sans solution les causes premières de la mort de cet homme extraordinaire.

LES SIX DERNIERS MOIS
DE LA VIE
DE NAPOLÉON BONAPARTE.

Napoléon Bonaparte est mort !!! Cette nouvelle a percé comme l'éclair d'un bout de l'univers à l'autre. Le Français généreux en a gémi ; l'homme personnellement reconnaissant a versé des larmes : ces larmes, que la mauvaise foi voulait rendre suspectes, ont été innocentées par le monarque.

Naturellement généreuse, la nation française ne pouvait qu'être vivement affectée du trépas d'un guerrier qui l'avait placée, naguère, à la tête des destinées du monde : vingt années de glorieux souvenirs justifiaient un deuil momentané.

Napoléon est-il mort naturellement, ou l'impitoyable politique a-t-elle abrégé son existence ? Voilà ce que tout le monde se demande, ce que tout le monde serait curieux de savoir.

L'homme de bien, qui, dans de si graves circonstances, n'oserait prononcer sans les plus fortes preuves, aimerait à croire que le trépas du captif de Sainte-Hélène fut une conséquence inévitable de sa position politique, physique et morale. D'un autre côté, les hommes enthousiasmés de notre gloire éclipsée, et ceux qu'animent des motifs de reconnaissance purement personnels, publient que les jours de Napoléon ont été avancés, non pas par son séjour dans l'île qu'il habitait, mais uniquement par un moyen atroce, plus actif, plus violent, et doublement criminel aux yeux de Dieu et des hommes.

Quelles que soient ces diverses opinions, nous nous garderons d'autant mieux de prononcer entre elles, que le temps, ce tout-puissant maître, ne parviendra peut-être jamais à lever les doutes conçus à la mort de Napoléon.

Néanmoins, et pour aider quiconque voudra s'essayer sur ce grand problème, nous pensons devoir consigner ici certains détails

encore inconnus sur la mort du captif de Sainte-Hélène. Ces détails intéresseront d'autant plus que, calqués sur des documents authentiques, ils diffèrent essentiellement de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur le même sujet.

Napoléon Bonaparte, doué d'un caractère de grandeur peu commun, en supposait un pareil à deux ou trois grands personnages de l'Europe ; le régent d'Angleterre était de ce nombre. Le Monarque déchu se disait : « Le fils de Georges III ne se déshériterait pas de l'immortalité que je lui apporte, en le croyant digne de m'offrir une noble hospitalité. » Dominé par cette opinion magnanime, Napoléon se rendit sur le Bellérophon : bientôt il y apprit qu'il avait trop présumé de la générosité de ses ennemis. Les ministres anglais préférèrent le titre odieux de geôliers impitoyables à l'honneur immortel de tendre une main protectrice au superbe soldat qui naguère portait deux couronnes, faisait trembler les rois, et contre lequel marchèrent toutes les phalanges européennes. Un exil et des fers furent donnés au guerrier confiant et désarmé qui, depuis vingt-cinq ans, fatiguait la renommée du bruit de ses exploits.

En apprenant que la politique des souverains l'exilait sur l'affreux rocher de Sainte-Hélène, Napoléon fit un mouvement qui, quoique réprimé sur-le-champ, annonçait visiblement que ce coup l'avait frappé d'une manière terrible. Cela devait être, eût-il été plus impassible que le roc qu'il allait habiter.

Cependant la nouvelle de son exil était peu de chose comparativement aux dégouts, aux chagrins qui l'attendaient à Sainte-Hélène gouvernée par un homme du caractère d'Hudson Lowe.

Tout en ne se prononçant point contre ceux qui veulent que Napoléon ait été empoisonné, il est, je crois, naturel de penser que sa mort a pu être une conséquence forcée des tortures physiques et morales auxquelles il était continuellement en proie. Nous savons que son caractère et son courage s'étaient montés à la hauteur de ses grandes infortunes, mais nous savons aussi que pour y résister plus longtemps, il n'était qu'un homme, là où il aurait fallu être un dieu.

Naguère, et sous le plus beau ciel du monde, il avait des royaumes, des palais, une cour brillante, de nombreuses armées ; il s'endormait sur le sein de la fille des rois ; ses regards à son

réveil se reposaient délicieusement sur un bel enfant, son unique héritier, qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie après l'avoir plus vivement désiré que tous les trésors de la terre. Que de biens, que de jouissances, que de félicités sur la tête d'un seul homme! L'histoire ancienne et moderne n'offre rien de semblable. Que lui restait-il cependant de cet amas de gloire et de prospérités? Rien, absolument rien, qu'un très-petit nombre de serviteurs fidèles qui, tout en lui prodiguant de douces consolations, ne parvinrent jamais à le convaincre que de plus heureux jours l'attendaient en Europe. En effet, le captif de Sainte-Hélène avait la conviction intime que la mort viendrait le saisir sur la roche d'exil. Sa jeune épouse, son fils, ce cher fils qu'il idolâtrait, sa famille dont quelques personnes l'aimaient bien tendrement, cette belle France, l'objet constant de ses regrets, ces vieux compagnons de gloire qu'il avait quittés et qu'il affectionnait plus que jamais, l'infortuné voyait tout cela dans le néant, tout cela perdu pour lui: que de supplices dans le supplice de son exil! En fallait-il davantage pour enraciner la mort dans le cœur de Napoléon, quelques grandes que fussent la fermeté de son caractère, l'ampleur de son courage, et la force de son tempérament? Si on ajoute à ces causes, de nature éminemment mortelle, l'insalubrité homicide du climat et les dégoûts dont Hudson Lowe ne cessa d'abreuver son prisonnier, on sera forcé de convenir qu'il fallait être de beaucoup supérieur au vulgaire des mortels, pour résister aussi long-temps à des souffrances inouïes, souffrances que lui seul pouvait bien apprécier.

S'il est vrai qu'un poison secret abrégé la vie de Napoléon, ce fut un crime bien inutile. Supposé que la politique l'eût irrévocablement condamné à périr sur le rocher de Sainte-Hélène, l'arrêt se serait exécuté sans qu'il fût besoin d'avancer les jours de la victime. Outre la masse des chagrins qui minaient sourdement son existence, Napoléon avait contre lui l'insalubrité du climat, et les rigueurs outrées d'Hudson Lowe. C'en était assez, c'en était de trop pour ne point lui donner la mort en moins de deux ans. Oui, c'eût été le plus grand des miracles, si Napoléon se fût soutenu deux années de plus contre ces deux sortes de bourreaux.

Suivant une lettre de M. de Montholon à la princesse Borghèse, datée de Longwood, le 17 mars 1821 (1), Napoléon était, depuis quelques années, attaqué d'une maladie de foie, maladie qui, à Sainte-Hélène, est endémique et mortelle. Depuis six mois et plus, cette maladie faisait en lui des progrès non moins rapides qu'effrayants; du mois de juin 1820 jusqu'en février 1821, il en resulta pour lui cinq rechutes qui l'affaiblirent considérablement. Il se présenta devant la masse de ses souffrances, comme il s'était présenté devant celle de ses ennemis. Partout intrépide, disputant le terrain de la vie pied à pied, et ne le cédant à la mort qu'à l'instant où la cruelle l'accabla de toutes ces forces.

Du jour où Bonaparte ressentit les premiers symptômes de sa maladie, il en prévint les suites. « J'aime à vous croire un habile homme, disait-il au docteur Antommarchi, mais quand celui qui mesure la vie a prononcé, toutes les connaissances humaines ne font plus que des essais inutiles. »

Le malade cependant dépérissait à vue d'œil. Dès le commencement de février, il devint plus sombre, plus mélancolique : les lectures qu'ordinairement on lui faisait, n'avaient plus de charmes pour lui; la solitude seule avait le secret de lui plaire. Tout-à-coup il perdit l'appétit, et bientôt après il fut contraint de s'aliter. Alors ses plus fidèles serviteurs conçurent de vives alarmes. Cependant d'heureuses nouvelles arrivées d'Europe leur parurent propres à ramener l'espérance dans son âme. On l'instruisit que de puissantes démarches étaient faites auprès des souverains alliés, pour en obtenir que le lieu de son exil fût changé : on ajouta que sa famille était presque certaine de le voir bientôt sur le continent. « Peines de trop, s'écria-t-il; je remercie bien sincèrement les personnes qui s'occupent d'améliorer ma position. On leur vend probablement de vaines promesses pour des humiliations. Ce sont des démarches en pure perte. Mes oppresseurs fussent-ils susceptibles de vouloir se réconcilier avec le ciel et les hommes qu'ils outragèrent en moi, que je ne pourrais profiter de leur repentir; il n'est plus temps de révoquer un arrêt de mort, quand la victime éborgnée ne fait plus que de palpiter. »

(1) Cette lettre a paru dans le *Journal Allemand*, le 7 août 1821.

Le 3 mai, il fit appeler MM. les comtes Bertrand et de Montholon. « Allons, mes amis, dit-il en leur tendant la main, du courage; je n'en manque pas, moi; mais il faut nous séparer. Vous connaissez tous les objets que je ne cessai de chérir; ne leur laissez rien ignorer des sentiments d'amitié qu'ils m'ont toujours inspirés. Si vous approchez mon fils, mes amis, . . . je ne vous prescris rien. . . . Vous verrez mes anciens camarades de gloire et de dangers: dites-leur bien que je les aimai toujours, que leur souvenir m'a suivi dans la tombe. Si ma dépouille mortelle est proscrite, comme le fut ma personne, faites-la porter près de cette fontaine dont l'eau m'a souvent désaltéré. Si, moins acharnés contre mes restes que contre moi, mes ennemis les laissent à votre disposition, transportez-les sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple que j'ai tant aimé (1). »

Il était temps que la faiblesse du malade mît fin à ce spectacle de mort. MM. Bertrand et de Montholon, l'âme brisée de souffrances, n'avaient pas de larmes à donner aux derniers adieux d'un homme qu'ils avaient si constamment aimé, si fidèlement servi: la douleur, la vraie douleur ne pleure pas, elle étouffe.

Dans la soirée du même jour, le jeune Marchand, valet de chambre de Napoléon, reçut des preuves non équivoques de la reconnaissance de son maître. Mais des bienfaits dont il fut comblé, ce qui dut flatter le plus ce zélé serviteur, ce furent ces paroles que lui adressa le malade: « Je vous donnerais beaucoup moins, mon ami, que vous n'en chéririez pas moins mon souvenir. Je connais votre cœur, il est fait pour la constance et l'amitié. »

Le cinq mai, Napoléon, presque agonisant, fut encore visité par les docteurs Arnott, du 20 régiment, Short, médecin de l'armée, et Mitchel, premier officier de santé de la marine: tous les secours furent inutiles. Le malade expira le même jour à six heures moins dix minutes. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil presque rompu, qu'il s'occupait encore du beau pays dont il fut le souverain: France!... France!... furent les derniers mots qu'il fit entendre.

(1) Les circonstances de ce paragraphe nous ont été communiquées, le 6 septembre, par un des témoins oculaires.

Ainsi finit dans la force de l'âge, sur un rocher au milieu de l'Océan, et dans les bras de quelques fidèles serviteurs, l'homme extraordinaire qui n'eut pas son pareil dans le passé, qui, peut-être, n'en aura point dans l'avenir.

Ainsi finit se géant politique et guerrier, qui porta deux couronnes, qui mit dans sa couche une archiduchesse, fille des Césars, qui donna des royaumes, et fit trembler les rois ! Les restes de ce superbe mortel qu'attendait un riche mausolée, sur le marbre duquel devaient s'exercer tous les beaux-arts en deuil, gisent maintenant sous une humble pierre à deux mille lieues du théâtre des ses exploits. L'intrépide soldat qui pendant seize ans conduisit des millions d'hommes à la victoire, n'eut pour toute escorte au champ du repos qu'une poignée d'amis au désespoir et ses geôliers attendris (1). Providence, Napoléon Bonaparte expirant seul sur le rocher de Sainte-Hélène, est le plus grand exemple que tu aies jamais donné du néant des grandeurs humaines. Rois de la terre qui l'avez condamné, n'avez-vous rien à craindre de l'avenir ? Cette épouvantable leçon sera-t-elle perdue pour vous ?

(1) A l'exception de quelques individus, lâches courtisans de sir Hudson Lowe, tout ce qu'il était d'Anglais à Sainte-Hélène s'intéressait aux malheurs de Napoléon : quelques uns même auraient voulu, au prix de leur sang, améliorer son sort et doubler ses consolations. De ce nombre était le capitaine Popleton, officier d'ordonnance auprès de sa personne. Lorsque ce brave homme, qui sut allier ses devoirs avec les égards et les respects dus au malheur, vint prendre congé de Napoléon, celui-ci lui fit présent d'une tabatière enrichie de brillants en lui disant : « Adieu, mon ami, voici la seule bagatelle qui me reste ; veuillez la recevoir comme une preuve de ma reconnaissance pour la noble conduite que vous avez tenue à mon égard ; ce léger don vous rappellera mon souvenir après ma mort. Dites bien aussi à vos compatriotes que je ne les ai jamais confondus avec mes oppresseurs. »

Le capitaine, profondément ému, se précipita sur la main de Napoléon qu'il baigna de larmes et qui lui dit : « Ne pleurez pas, capitaine, bientôt je ne souffrirai plus. »

FIN.



AD-13353

Wojewódzka i Miejska
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

A-13353



001-0015176--00